

Il est commun de penser que ce que l'on vit pendant que nous sommes éveillés, en journée, correspond à la réalité, à la vie.

Cependant, dans certaines cultures, il n'en est pas ainsi. De même, dans les temps anciens, la réalité avait un tout autre aspect que celle que nous vivons pour la majeure partie d'entre nous.

Cette réalité comportait nos différents niveaux de vie, que ce soit nos perceptions diurnes, autant que nos perceptions nocturnes dans les rêves ou les différentes visions ou perceptions qui viennent nous cueillir lorsque nous cessons d'être agités. Là, dans l'équilibre entre ces différents niveaux de réalité, réside un équilibre personnel.

Peut être même que dans cette ouverture aux autres réalités qui nous habitent réside une clé du bonheur et de la plénitude. Alors je vous propose un voyage dans mes mondes.

Dans ma réalité, les fées et les anges existent au même titre que les vaches dans le pré voisin de ma maison.

Les arbres, au delà du voile des apparences et des illusions sont dotés d'une qualité de présence exceptionnelle et pour passer au delà du voile, il est possible de rencontrer leur esprit et l'esprit des choses qui peuplent le monde dans lequel nous vivons.

Certains de ces esprits, je les ai nommés anges. Ils m'accompagnent tant dans mes perceptions merveilleuses du monde que dans mes profondeurs obscures. Ils sont les porteurs de lumière qui viennent m'éclairer quand je me laisse déborder par la peur, la colère ou toute autre émotion paralysante. Dans ces moments, quand je me laisse submerger par mes ombres, ils me rappellent que je ne suis pas seul. Que je ne suis pas seulement cet être pensant. Ils me rappellent que je suis un être vivant, un enfant de la vie. Ils me rappellent à revenir à cette vérité: la Vie.

Car la vie est beauté, pure merveille. Cela aussi est une réalité. Elle est une lumineuse force d'amour.

Pris dans nos têtes, nos mondes encombrés, nous avons la capacité, tous autant que nous sommes, de nous ouvrir à cette beauté et cette lumière.

Comme parfois nous sommes têtus, un peu sourds et aveugles, nous avons ces esprits lumineux et ces anges qui, patiemment viennent nous offrir la possibilité d'ouvrir nos niveaux de réalité, d'ouvrir nos horizons et de laisser entrer le soleil. Un monde nouveau émerge.

Si nous nous posons la questions « Y a-t-il autre chose que cette vie mortelle? », la réponse est « Non, il n'y a que cette vie mortelle »... et à la fois « Oui, dans cette vie mortelle, il y a quelque chose de bien plus grand que ce que tu imagines. Quand tu imagines, tu penses, tu projettes. Si tu dépasses cela, tu es dans le même état que tes rêves les plus beaux. Lorsque tu rêves, tu es le dormeur et le rêve. En ouvrant les yeux, tu deviens éveillé... ».

Petite voix

De bonne heure, je faisais ma petite balade matinale. Je m'engageais dans la nuit et sur les chemins qui bordent le lac.

J'étais joyeux en repensant aux mails récents et à quelques photos qui m'avaient été envoyées de Belgique. Puis cette joie se transforma en plaisir d'imaginer mon prochain voyage dans ce pays et les moments de partage à venir. Cela m'amena à réfléchir aux retraites dans la cabane et aux aménagements planifiés pour cet hiver, lorsque la cabane ne serait plus fréquentée...

Je pensais à cela tout en marchant d'un bon pas, quand une rafale de vent vint gifler ma joue droite. Le froid me saisit instantanément et je regardais autour de moi.

Le jour s'était levé sans que je m'en aperçoive. Le vent d'ouest s'était levé avec l'aurore et soufflait largement sur le lac en rafales fraîches. Des corneilles se chamaillaient dans un bosquet proche alors que des échassiers marchaient lentement les pattes dans l'eau en quête de quelques poissons. Quelques petits oiseaux pressés volaient de branche en branche en poussant de petits cris.

Ils semblaient surgis de nulle part. Les oiseaux, le vent, la forêt, le lac, et ce soleil qui montait lentement à l'est au-dessus des collines. En fait, ils étaient bien surgis de nulle part. Car comment pouvais je qualifier cet endroit où je m'étais perdu par mes pensées. Je m'étais égaré. Je m'étais laissé hypnotiser par cette petite voix, celle qui me parle souvent.

Volontairement, je restais exposé au vent frais du matin. Un univers éblouissant de vie et de couleurs s'étendait devant moi et cette petite voix voulait me ramener dans sa caverne sombre. La voix luttait contre le vent. Car le vent bienveillant me ramenait à mon corps, à ma présence au bord du lac. Progressivement, cette petite voix fut balayée au loin, dans les broussailles de mon esprit. Je l'entendais bien ronchonner, retranchée dans ces broussailles où elle vit. J'entendais aussi les oiseaux et le vent.

Je remerciais. Je m'ouvrais à la vie autour de moi et en moi. Je pouvais m'émerveiller du bleu du ciel, de l'eau claire et des couleurs vives des feuilles d'automne. Je pouvais enfin voir, au sud, au-dessus du lac, au-dessus des premières collines basses, les montagnes élevées qui présentaient leur première traîne blanche. Cette nuit, le vent frais avait béni l'eau et la terre, en tissant de mille flocons une robe de neige.

Aujourd'hui, je m'éveillais à nouveau à cette vie.

Aujourd'hui à nouveau, le jour se levait.

Nous avons tous cette petite voix. Elle parle en permanence. Parfois, elle est tellement hypnotique que nous ne l'entendons plus mais nous sommes entraînés dans son univers.

Lorsque nous tentons de la faire taire, elle augmente son débit et nous assaille.

Lorsque nous tentons de nous en libérer, elle emploie nos émotions pour tenter de nous garder dans son monde.

Si nous voulons réellement nous en libérer, il est possible de négocier, de trouver un compromis. En fait, c'est une part de nous même qui est comme un enfant apeuré. Si nous lui parlons avec bienveillance, si nous écoutons son discours dans la limite où cela ne nous submerge pas, elle accepte d'être une compagne de vie. Mais ce pacte est fragile et sans cesse compromis si nous ne maintenons pas vigilance et attention.

Je marchais sur les rives du lac Montbel, jusqu'à l'observatoire aux oiseaux.

C'est une cabane en bois faite par des naturalistes pour observer les oiseaux migrateurs. Elle se trouve au bord du petit lac. Contrairement au grand lac à niveau variable, ce petit lac a un niveau constant et ses berges sont peu fréquentées. Elles sont composées de champs cultivés et de forêts. Pour accéder à l'observatoire, il faut traverser une forêt par un petit chemin. C'est une forêt dense avec de grands pins et des chênes respectables surplombant des arbrisseaux d'essences variées : aubépines, pruneliers, genévriers, troènes, épicéas, sapins, alisiers, etc. Cette foison végétale rend difficile la progression, limitant donc l'exploration de la forêt aux sentiers existants.

Je cheminai donc d'un bon pas dans la forêt touffue. Au bout du sentier que je suivais, la cabane d'observation trônait au milieu d'une haie végétale dense. Elle formait une continuité avec les arbres et les arbustes empêchant de voir le petit lac. Au niveau de la cabane, la piste bifurquait vers un bosquet et débouchait en quelques mètres sur une clairière de grands pins ouverte à l'est sur le lac et les montagnes. Cette petite clairière offrait un panorama qui faisait penser aux belles images du Canada : belles étendues d'eau, des forêts qui s'étalaient à l'horizon sur le flanc de colline, montagnes lointaines et surtout aucun village visible à l'horizon. C'était un endroit privilégié, particulièrement calme.

La clairière s'ouvrait sur l'est en large panorama, idéal pour les levers de soleil et impeccable pour se poser à l'abri quand le vent frais soufflait de l'ouest.

Je débouchai dans la clairière en milieu de matinée. Le soleil surplombait l'eau et les forêts. Ils réchauffaient le vent qui ce jour-là venait de l'est.

Je me mis face au lac et au soleil. J'ouvris les bras et les mains pour sentir le vent. Je sentais son souffle sur mon visage et mes mains. Je le sentais filer entre mes doigts. Je le sentais aussi frôler mes vêtements en cherchant un endroit où s'engouffrer.

Je fermai les yeux et la caresse chaude et lumineuse du Soleil se fit plus présente, comme traversant l'air. Vous savez, parfois lorsque le vent souffle, qu'on souhaite se réchauffer et qu'on se tourne vers le soleil ; on a l'impression que le vent souffle moins fort. Tout en diminuant d'intensité, on peut ressentir plus de chaleur, comme si le soleil chauffait pour notre bienfait.

C'est ce que je vivais à ce moment là. L'air réchauffé glissait sur mon visage, le long de mes paumes et entre mes doigts. Il diminuait son emprise alors que je fermai les yeux. Le soleil devenait plus chaleureux alors que je tournais mon visage et mon corps vers son rayonnement. Je sentais cette lumineuse chaleur parcourir mon visage, mon cou et se diffuser le long de ma peau, sous les vêtements.

Spontanément, je remerciais.

« Merci à la vie de se manifester ! Merci à mon corps de sentir la vie qui le traverse ! Merci d'être pleinement vivant ! »

Je remerciai toutes les cellules de mon corps en les invitant à sentir la vie. Quel bonheur ! Quelle joie ! Mon corps riait de joie, chaque cellule pétillait de vie !

Je pris ensuite le chemin du retour vers la maison, le corps léger et joyeux, l'esprit de bonne humeur.

À mi-chemin, je sentis que mon cerveau commençait à penser aux différentes tâches que j'allais faire. Mon corps perdait de sa légèreté.

Je m'arrêtai de marcher. Je demandai à ma tête d'arrêter de vouloir planifier. La priorité pour moi était de me sentir pleinement vivant. Le reste se ferait dans la mesure de mes capacités et de mes disponibilités. Je n'avais pas besoin de gérer ma journée. J'avais juste besoin de sentir la vie, dans sa chaleur, sa joie et sa légèreté, envahir mon corps et ma tête.

J'avais besoin de vitalité et de chaleur débordante.

Je m'adressai à ma tête comme on s'adresse à une personne.

« Tu ferais mieux de laisser entrer cet air. Tu ferais bien d'ouvrir mes poumons, mon ventre et tous mes organes internes pour qu'ils soient parcourus par le vent de lumière. »

Parfois, quand notre tête « s'emballe », on peut la recentrer, lui donner une tâche à réaliser pour la canaliser et l'apaiser. C'est ce que je proposais. Je respirai à pleins poumons. J'avais l'impression que l'air dépassait la barrière des poumons et circulait dans mes tissus pour se propager dans tout le haut de mon

corps. Il me semblait qu'au bord du lac, la chaleur du soleil était restée superficielle, inondant les cellules de ma peau. Cette fois-ci, je souhaitais aller en profondeur. Je ne voulais pas que cela s'estompe rapidement. Je souhaitais que tout mon corps bénéficie de cette vitalité insufflée par la nature.

Quand je sentis que le haut de mon corps était chargé, de ma poitrine à la pointe des cheveux et au bout de mes doigts, je respirai profondément avec le ventre. En pensée, j'accompagnai l'air dans mon ventre, mon bassin et jusqu'au bout de chaque orteil.

Il paraît que nous avons plus de cinquante mille milliards de cellules qui sont liées pour former notre corps et qui oeuvrent à notre santé. À cet instant précis, je venais de leur insuffler un élan de vie.

Je sentais ce pétilllement de joie à l'intérieur de mon corps. Je sentais ma tête allégée et admirative face à cette énergie bienfaisante.

Une vague de gratitude parcourut tout mon être en s'adressant au soleil, au vent et à tout l'univers.

Je repris le chemin de la maison. La joie se transforma en paix et je pus aborder dans le calme une nouvelle journée.

Cela nécessite un complément comme les autres textes?

Le chevalier sans arme

On reconnaît le chevalier à l'arbre qui le cueille, à l'arbre qui l'accueille.

Un jour, au pied d'un grand chêne, j'y ai rencontré mon père.

Il était beau. Il semblait dormir.

Quelqu'un lui avait dit que dans les temps anciens, les chevaliers blessés venaient s'adosser à un tronc. L'arbre l'accueillait. Le chevalier guérissait alors de ses blessures ou mourrait.

Mon père était là, attendant le verdict adossé au gros chêne.

Son visage était doux.

Les yeux clos, il laissait se déposer les caresses du soleil.

Il semblait dormir, abandonné dans ses rêves comme les enfants et les anges savent le faire. Il avait la beauté d'un ange et la douceur d'un enfant.

Son heaume gisait le long de ses jambes.

Seule sa tête émergeait contre l'arbre. Son corps reposait dans une armure cabossée et rouillée.

« Mon fils, m'avait-il dit, je ne te donnerai pas cette armure. Ce n'est pas l'armure d'un chevalier.

Je ne suis qu'un écuyer.

Un écuyer sans chevalier.

Car personne n'est digne de monter sur ce cheval qui m'accompagne. Au mieux, on peut marcher à ses côtés.

J'ai croisé des chevaliers, aux armures rutilantes, bien carapaçonnés. J'ai rencontré ces fiers guerriers.

Mais moi, je ne suis qu'à pied, je ne suis qu'un écuyer.

Chaque bosse sur cette armure,
c'est chaque fois où j'ai trébuché.

Longtemps j'ai erré.

Souvent j'ai trébuché.

Chaque genou à terre, chaque fois où j'ai chuté, je tombais face contre terre.

La terre est douce lorsqu'on marche en douceur,
mais lorsque l'on chute, ce sont coups et douleurs.

Cette armure n'est pas digne d'un chevalier,
toute cette rouille, ce métal attaqué.

Oh oui, mon fils, l'eau a ruisselé sur cette armure.

J'aurais aimé que ce soit l'eau de la Terre ou du Ciel,
mais ce fut l'eau de leur fils,
de ce simple écuyer.

Chaque fois que je faiblissais,
je tendais la main et mon cheval me retenait.

Chaque fois que j'hésitais,
sous le regard tendre de mon compagnon, je pleurais.
Je pleurais pour le monde, pour ma famille et ma faiblesse.
Je pleurais des larmes, en cascades et en filets.

Cette armure est autant cabossée que rouillée.
Tu vois, elle n'est plus d'aucune utilité.
C'est gentil de m'avoir accompagné,
je suis si fatigué.
Tiens mon cheval un instant, je dois m'allonger, me reposer.
Si tu vois que je dors profondément,
rentre à la maison. Il y a là un peu de moi qui t'attends. »

Puis il caressa ma joue et celle de son compagnon.
Je le regardais s'éloigner jusqu'au vieux tronc.
Avec difficulté il s'assit, le corps sûrement aussi blessé que son armure.
Dans la lueur de cette belle matinée,
il s'allongea le heaume à son côté,
les yeux fermés.
Pour la première fois, je pouvais constater à quel point son visage était beau et doux.

La douceur de son visage reflétait le soleil qui venait le caresser.
Je ne savais pas si les arbres prenaient en pitié autant les chevaliers que les écuyers.
Un long moment, j'ai hésité.
Immobile, mon père s'était abandonné.
Je regardais en arrière, le chemin de la maison. Je ne pouvais pas me retourner et m'en aller. La douceur de son visage m'obligeait à rester et veiller.
Oh, la veille ne fut pas longue.
Lorsque je tournais à nouveau mon regard vers l'arbre je voyais bien mon père, allongé.
À ses côtés, un ange ailé s'agenouillait. Un ange avec une longue épée à son flanc.
Avec délicatesse, il desserra les liens de l'armure.
Avec douceur, il retira chaque pièce de cette armure.
Mon père était si las qu'il ne bougeait pas. Il restait immobile, les yeux clos.
Délicatement, l'ange enleva chaque partie de l'armure, des pieds jusqu'aux épaules. Il mit autant de douceur lorsqu'il roula le corps de côté pour enlever les pièces dorsales qui maintenant gisaient sur le sol.

Là, je vis entre les mains de l'ange, sur le dos abandonné de mon père, deux ailes pâles repliées.
Quand l'ange reposa le corps contre le tronc, la carapace d'acier gisait au sol en fragments éparpillés.

L'ange s'inclina et fondit dans la lumière du soleil.
À côté de là où il se tenait, allongé contre le vieux chêne, mon père me souriait.

Il y a sur cette terre des chevaliers et des écuyers, des artisans et des fermiers.
Lorsque je regarde mon père, j'ai l'impression que tout cela est dépassé.
Tenant son cheval par la bride, il met sa main autour de mes épaules, et tous deux nous allons, sur les routes et les chemins.
Il y a dans ses yeux un enfant qui s'émerveille.
Dans la profondeur de son regard,
il y a un ange qui veille.

Abandon

Appuyé sur le long bâton de buis, je marchais péniblement sur le chemin boueux.

La lourde pelisse qui me protégeait du froid devenait un fardeau si pesant qu'elle me forçait à m'incliner.

À bout de forces, épuisé par la fatigue, le froid et la faim, je m'écroulais. Je tombais à genoux sur le sol trempé.

Mal rasé, le visage usé, je me tournais vers le ciel.

Bras ouverts, paumes écartées, du fond de mes entrailles jaillit un cri sauvage. Quand le fils ne peut plus marcher, il ne peut que hurler à la face d'un ciel voilé au regard fermé.

Je hurlais ainsi de toutes mes forces.

La pluie martelait mon visage et mon buste découvert.

Si la vie devait m'être ôtée, que mon père ait au moins le courage de me regarder.

Au cri désespéré de ma rage hurlante, seule la pluie impassible et glaciale répondit.

Dans la solitude de mon dernier cri,
j'espérais,
je guettais.

Je ne pouvais pas accepter ces nuages fermés,
ce silence écrasant de vide.

Les sapins sombres dressaient la dernière cathédrale qu'il me serait donné de contempler. Quelle austérité ! Quels piliers sombres soutiennent les ténèbres !

Je me sentais si seul,
si abandonné.

Mes paumes ouvertes churent lourdement dans la mousse et la glaise alors que la souffrance me courbait front contre terre.

C'est ainsi que l'on retourne à la terre,
les mains vides et les illusions perdues.

Je roulais de côté, tout mon corps se gelait. Allongé sur le dos, bras écartés, je ne pouvais plus lutter, je m'abandonnai.

Fermant lentement les yeux au ciel muet, je perçus un instant la pluie froide s'arrêter. Entre les nuages sombres, je pus distinguer, agenouillé vers moi, un Ange pleurer.

« Notre Père, dans les cieux, pourquoi m'as-tu abandonné ? »

À ma question muette, l'Ange ne pouvait que pleurer.

Les yeux clos, je me laissais glacer par l'eau, la neige et les gelées.

Au printemps suivant, sous les sapins, un faon broutait une touffe d'herbe tendre.

Parfois nous sommes tellement submergés par la tristesse ou la douleur que notre seule perception du monde se résume à cela: une maladie, un accident, un deuil, une injustice... et parfois aussi les seules réactions qui surviennent sont la tristesse, le désespoir ou la colère.

Dans ces moments là, l'Ange veille. Il ne nous abandonne jamais. Il attend compatissant que nous laissions une ouverture dans cette bulle pour nous aider à respirer.

L'enfermement arrive parfois quand notre être est fortement ébranlé. Nous sommes alors incapables de nous ouvrir. Nous errons dans des limbes. Certains d'entre nous s'y noient ou s'y abandonnent, pensant que là est le monde, une réalité trop difficile à supporter. J'ai perdu des amis qui ne croyaient plus en la vie. J'ai erré dans les limbes une partie de mon adolescence. Mes tentatives pour mettre fin à mon chemin ont échoué. Alors j'ai erré. Sans joie, sans bonheur, sans amour. Seul, si douloureusement seul et solitaire.

L'Ange, ce compagnon patient, sait qu'il arrive un moment où la vie, à force d'insistance, arrive à percer une brèche dans nos mornes certitudes. Alors il continue à poser sur nous ses bénédictions. Il persévère jusqu'à ce qu'une lueur apparaisse dans nos ténèbres, et que, lentement, avec la fragilité d'un être convalescent, nous retrouvions le chemin de la lumière, le sens de la vie.

Nous ne sommes jamais seuls,
Nous ne sommes jamais abandonnés,
Jamais.

Chant d'oiseau

C'était un beau jour d'automne, calme et reposant. Dans la forêt, il n'y avait ni chasseurs, ni promeneurs. En pleine semaine, les forêts sont paisibles.

Je marchais tranquillement entre les troncs de chênes. L'air était doux et les arbres encore feuillés filtraient le soleil en créant une lumière tamisée.

Mes deux chiennes marchaient nonchalamment à mes côtés.

Je décidai de stopper ma marche pour une méditation en pleine nature.

Je restai donc parmi les troncs gris et je fermai les yeux. Je concentrai mes pensées sur ma respiration.

Assez rapidement, je sentis quelques soubresauts dans ma concentration. Je pouvais me concentrer un moment sur ma respiration et des pensées apparaissaient comme des flashes : « Mince, il va falloir que je regarde l'heure pour rentrer préparer le repas ! ». « Cet après-midi il faut que je règle cette facture d'assurance ! » « Je n'ai pas encore fait la liste des macéras que je propose à la vente ! »

J'essayais de dompter ces flashes de pensées en amplifiant ma respiration. Cela fonctionna. Au bout de quelques minutes, les pensées revinrent. J'étais dans deux modes d'être en même temps. Un silence dans la focalisation de ma respiration et un emballement dans les pensées.

Je pensais ne pas pouvoir aller au-delà. Ce n'était pas le bon jour pour méditer.

À ce moment là, proche de moi, un oiseau siffla. Je gardais les yeux fermés. Il siffla à nouveau et son sifflement court commença à être régulier. Je me concentrai sur ce son régulier comme un métronome.

Mes pensées, surprises par ce nouveau sujet de concentration, s'étaient tues. Elles étaient à l'écoute de ce son extérieur, étranger. Au bout de quelques minutes, la régularité du sifflement devient familière. L'oiseau ne semblait pas bouger et sifflait toutes les secondes environ. Il émettait un son court et aigu.

Calé sur cette cadence, la surprise passait. Les pensées allaient reprendre leurs sollicitations quant au moment où elles allaient s'exprimer un nouveau son vint s'ajouter au sifflement régulier. Un nouvel oiseau chanta une mélodie rapide. Il semblait être en hauteur, mais toujours proche de moi.

Ma tête ravala ses paroles pour tendre l'oreille à ce nouveau son. Elle entendait bien le premier sifflement régulier. Quand elle croyait le second oiseau envolé et que le dialogue mental pouvait reprendre, la nouvelle mélodie venait la surprendre. Ce jeu dura quelques minutes supplémentaires, puis l'attention se lassa. Le contexte sonore devint à nouveau familier.

Pour ma part, j'étais comme un spectateur qui observait le fonctionnement de sa tête, de cette petite voix qui voulait absolument s'exprimer. Ces oiseaux anticipaient son élan en réclamant l'attention de mes sens, de mon corps.

Dans ces moments de calme, on peut observer cela. On peut se détacher de cette petite voix qui guide beaucoup de nos pensées. On peut s'en détacher, l'observer et s'apercevoir qu'elle n'aime pas le silence. Elle n'aime pas se taire. Elle juge, elle analyse, elle compare... Et elle aime bien gérer, organiser...

Là, elle semblait dire : « bon, ça y est ? Rien de nouveau ? OK, je n'ai plus besoin d'écouter, je peux parler. »

Au moment où elle allait reprendre, j'entendis quelque chose tomber à mes côtés. Un gland, sûrement. Je l'avais senti passer tout près de mon visage. J'ouvris les yeux. Le vent agita le feuillage des chênes. Les bourrasques faisaient tomber quelques glands.

Je fermai à nouveau les yeux. Le chant des oiseaux était toujours présent. En plus de la mélodie sifflée, le vent ajoutait un rythme irrégulier avec l'agitation des feuilles et la chute de quelques rameaux et glands.

Il y eut alors un phénomène étrange. La voix dans ma tête resta silencieuse, absente. Les perceptions devinrent progressivement plus larges. Je percevais des sons et des odeurs avec une finesse extrême. Ces parfums et ces sons me reliaient à la nature qui m'entourait. Je tentai d'ouvrir les yeux lentement pour ne pas briser le charme. Mon ouïe et mon odorat diminuèrent légèrement leur qualité de perception. Je gardais les yeux simplement ouverts devant moi. Je ne m'attachais à rien. Aucun détail du paysage ne fixait mon attention.

Je me sentais bien. Je sentais un amour profond envers ce qui m'entourait. Une joie parcourait tout mon corps. Je sentais la vie traverser toutes mes cellules. Une vie aimante. J'aimais et j'étais aimé.

Je décidai de fermer les yeux pour ancrer cela en moi, pendant quelques minutes.

Passé ce délai, je choisis de retourner chez moi. Je marchai avec lenteur et douceur, comme si je

transportais un trésor. Mes chiennes étaient particulièrement calmes en m'accompagnant sur le chemin de la maison.

Arrivé chez moi, j'étais dans un mélange de paix et de joie. J'étais baigné de bonheur.

Comme c'était le début des vacances, les enfants étaient occupés à jouer et à se chamailler. Je passai au travers de leurs chamailleries sans être affecté. Cet état fut durable sur la journée entière et la nuit qui suivit. Il influença même mes relations avec mon entourage au point de sentir les bénéfices de ce bonheur paisible pendant plusieurs jours.

La pratique de méditation est souvent présentée comme une ascèse : dominer ou maîtriser le mental, arriver au silence intérieur...

Ces pratiques ont été élaborées au fil des siècles, dans diverses cultures.

De nos jours, nous pouvons imaginer de nouvelles formes de méditations. Moins longues, elles peuvent se pratiquer à l'intérieur ou à l'extérieur. Il ne s'agit plus de dompter quoi que ce soit, ni d'obtenir le silence ou de viser un quelconque objectif.

Il s'agit au contraire de s'ouvrir pleinement à ce qui est.

Bien sûr, cela nécessite un environnement bienveillant, de préférence calme et naturel.

En nous ouvrant à ce qui est, nous sommes ancrés dans le présent, « l'ici et maintenant ». Et là, si nous continuons à être attentifs, notre âme étend ses ailes, nous touchons à une forme de plénitude.

L'horloge du Chant d'Oiseau

Le temps était particulièrement doux en ce début décembre.

J'étais à Bruxelles pour quelques jours. J'étais venu à la ville pour donner une conférence sur une approche sensible de la nature. Mon séjour s'était prolongé pour que je puisse assister à un enseignement de Jean Yves Leloup. Plus exactement, j'aidai mon ami Antoine à tenir un espace librairie à l'entrée de la salle où Jean Yves donnait son enseignement.

Lorsque Jean Yves parlait, j'étais auditeur ; lors des pauses, j'étais libraire. Chaque partie de l'enseignement était commencée et terminée par une méditation silencieuse. C'était donc ces longs silences qui me permettaient de changer de rôle.

Après la dynamique de la vente, ces silences étaient pour moi souverains. La configuration de la salle se prêtait particulièrement à la méditation. Le séminaire était organisé au Chant d'Oiseau. Ce grand bâtiment hébergeait jadis une communauté de franciscains. Le parc et les bâtiments gardaient encore cette empreinte malgré une activité de location de salles. Nous étions donc dans une grande salle toute en longueur aux plafonds élevés. Le plafond blanc se prolongeait en longs murs uniformes où quelques grandes fenêtres ouvraient sur le jardin.

Le groupe d'environ quatre-vingts personnes paraissait tout petit dans cette salle si longue et si haute. Entouré de livres, je restais à l'entrée de la salle. Je restais assis au milieu de tous ces auteurs de papier. Lorsque les derniers participants regagnaient leur place, je fermais les yeux. Je laissais alors la voix de Jean Yves accompagner le début du silence. Ses paroles et sa voix aidaient à s'ouvrir au silence, jusqu'à ce que ses propres mots s'achèvent et se diluent dans le silence ouvert. Assis sur mon banc au milieu des livres, je suivais la voix qui glissait doucement vers le silence.

C'est alors que le silence commençait.

Je connais plusieurs qualités de silences.

Il y a des silences pleins de présence, ces silences où le vide semble habité.

Il y a aussi ces silences pleins d'absence, le vide que procure le silence tombe sur un abîme sans fond.

Il est des silences où tout le corps brille en écho au chant des oiseaux ou à la lumière des fleurs.

Il y a des silences où la terre est froide et le corps pesant...

Le silence a de nombreux climats, de nombreuses qualités. Ce week-end-là, j'étais dans une constance.

Dès que la voix de Jean Yves se noyait dans le silence, dès que les derniers échos de cette parole s'étaient étirés le long des murs de la grande salle, je plongeais dans un premier silence. Ce prémisses ressemblait à cet élan qui plonge le rêveur dans son rêve.

En termes de plongeon, je restais cette fois-ci accroché au plongoir. Dans le silence assourdissant de la salle, un seul son perlait comme un robinet qui fuit goutte-à-goutte : une grande horloge surplombait l'entrée de la salle.

Elle égrenait les secondes avec la précision d'un métronome.

Comble de malice, elle semblait silencieuse lorsque Jean Yves parlait ou lors de l'agitation des pauses.

Mais dès que les voix se taisaient, elle surgissait du silence comme un diable sort de sa boîte.

Le premier jour, les nombreuses méditations silencieuses me permirent de tester différents stratagèmes pour occulter cette présence dérangeante. Je ne pouvais agir que sur moi, car suspendue à quatre mètres du sol, je ne pouvais ni la décrocher, ni lui ôter la prise électrique qui l'alimentait. J'étais voué à la cohabitation. Mais je compris rapidement que rien, si ce n'est une improbable coupure de courant, n'arrêterait le tic-tac incessant.

La première méditation fut un vacarme silencieux. Dans le silence complet de la salle, j'alternais l'agacement du son de l'horloge avec toutes sortes de pensées débridées. Ma voix intérieure était si emballée que j'étais parfois étonné de ne plus entendre la montre géante. Je tendais alors l'oreille pour voir si elle s'était tue... Et le métronome reprenait avec plus d'ampleur.

Parmi les idées qui vinrent traverser mon esprit, je me remémorais l'observation d'un de mes amis qui avaient assisté à l'enseignement du Dalai-lama à Toulouse quelques mois plus tôt.

« Dans la salle, nous étions quelques milliers. Malgré le nombre, c'était si silencieux qu'on aurait pu entendre une mouche voler. C'est rare d'avoir une salle, remplie d'humains, silencieuse. À la fin de l'enseignement de sa sainteté, chacun s'est levé avec calme et j'ai suivi le flot silencieux et tranquille qui

nous menait à l'extérieur par les portes ouvertes. Dès que je suis sorti de la salle, j'ai eu l'impression de me retrouver dans une cour d'école. Les gens étaient bruyants et agités. En fait, ils étaient pareils à l'intérieur, mais cela était contenu. Dès que les portes se sont ouvertes, le bruit et l'agitation se sont libérés et exprimés. »

J'étais dans cette salle avec la même agitation contenue. Immobile et silencieux vu de l'extérieur, l'espace intérieur est plus animé qu'une cour d'école. Comme pour me narguer, dès la fin de la première méditation, dès que commença l'enseignement parlé, l'horloge sembla se faire plus discrète. Elle devint presque silencieuse.

J'étais donc assez confiant lorsque la première pause arriva précédée d'une nouvelle méditation. Par curiosité je tendis l'oreille vers l'horloge qui dispensait un son discret. Je devais m'être habitué. Le son était à peine audible. Je suivis donc la voie de Jean-Yves jusqu'au silence de la méditation... C'est le moment exact où l'horloge reprit son bruit de métronome avec plus de force, plus de vigueur, plus d'amplitude... Et donc plus de vacarme. Cela eut le superbe effet de réveiller la petite voix dans ma tête qui sembla inviter de nombreux camarades; car rapidement ce fut une nouvelle cour de récréation où trônait par moments, au milieu du ciel, juste au-dessus du brouhaha, une pendule démesurément haute aux engrenages bruyants.

Le premier jour se passa donc ainsi.

Lorsque j'étais attentif aux enseignements je ne percevais rien, ni l'horloge, ni ma voix intérieure. Pendant que je m'activais à la librairie, il en était de même.

Mais dès que le silence était proposé, je tombais désespérément dans ce vacarme intérieur rythmé par cette horloge qui me paraissait de plus en plus grosse au long de la journée.

J'ai bien tenté de focaliser ma voix sur des mantras intérieurs, des prières, mais rien n'y fit.

Quel que soit le point sur lequel je me concentrais, quel que soit mon appui, je chutais invariablement : suivre ma respiration, toucher mon corps, prier intérieurement, fixer un point éloigné... ces « astuces » n'étaient d'aucune utilité.

J'avais beau chercher le silence qui m'était proposé, il ne m'était pas donné.

« Demande, et tu trouveras... » J'ai demandé et je n'ai rien trouvé.

Après l'enseignement, je suis rentré chez l'hôte qui m'hébergeait. Je mangeais et me couchais un peu agité. Différentes pensées m'occupèrent jusqu'à une heure tardive, jusqu'à ce que la fatigue vienne me cueillir, à bout de forces.

J'eus l'impression de ne pas avoir dormi lorsque je me réveillai. Il faisait encore nuit. Je regardais l'heure: cinq heures et demi. J'avais le sentiment d'avoir réfléchi à tout et n'importe quoi toute la nuit. Je voulais me rendormir mais là encore mes pensées devancèrent l'intention et indiquèrent nettement leur présence. Ma tête s'agitait alors que mon corps demandait du repos. Harassé, je me levai et fis quelques exercices d'assouplissement, tout en pensant. Je me recouchai sans arriver à me rendormir. Je préparai alors mes affaires pour la journée, puis me douchai et conclus par un petit déjeuner avec mon hôte matinal. Elle me conduisit ensuite au Chant d'oiseaux pour la deuxième journée d'enseignement.

Fatigué par ma courte nuit et la fatigue cumulée de mon voyage, je n'étais pas pleinement présent. Je me contentais de sourire aux personnes et d'encaisser les achats de livres, sans entamer une quelconque conversation.

Lorsque la première méditation silencieuse commença, je retrouvai la pendule et son bruit régulier. J'étais si fatigué que je n'entendais quelle. Les voix dans ma tête étaient épuisées, au repos.

Durant l'enseignement, la voix de Jean Yves me berçait et je luttais pour ne pas m'endormir. Je regardais parfois l'horloge. Le temps s'égrenait particulièrement lentement.

À la pause de milieu de matinée, j'étais si fatigué que je n'entendis pas le tic-tac de l'horloge. Je m'interrogeai et tendis l'oreille. Il se réinstalla à nouveau. Le son restait fort mais le battement plus lent, comme si le temps s'étirait, se rallongeait. Entre deux battements, je n'entendais rien. Je ne voulais pas m'endormir. Aussi, je me reposais sur ma respiration. Dès que je ne percevais plus le son de l'horloge, je tendais l'oreille et il revenait aussitôt dans son balancement lent. Pour ne pas tomber dans le sommeil, je tentais de réveiller mes voix, mes pensées. Épuisé, elles ne répondaient pas.

À ce moment, je sentis une pression sur mon pouce droit. Je regardai ma main. Une guêpe se promenait là. Nullement apeuré, je la laissai se promener sur ma main sachant que si elle se sentait agressée, elle

pouvait me piquer. Les piqûres d'abeille et de guêpes sur les mains et les pieds font particulièrement mal. Je fermai les yeux. Dès que je voulais revenir à la méditation, elle grattait mon pouce. Elle se promenait là, faisait sa toilette et je ne sais quoi encore. Les yeux fermés, dès que je voulais éloigner mon attention d'elle, elle grattait. Je sentais sa présence sur mon pouce et ma main. J'étais attentif à son grattement, complètement focalisé.

À ce moment précis, une seule pensée traversa mon esprit : rien d'autre n'existait que ce grattouillis. Concrètement, je ne sentais que les quelques millimètres carrés de ma main touchés par ses pattes. Quand le gong de fin de méditation sonna, la guêpe s'envola. J'ouvris les yeux lentement, avec délicatesse. Je ne voulais pas froisser le voile du silence qui s'était déposé en moi. Comme à chaque pause, je pus observer les participants se lever, venir acheter des livres ou aller boire un thé en se dégoûdissant le corps.

Je restais simplement là.
Ni absent, ni présent.
Ni avant, ni après.
Je souriais en rendant la monnaie.

Il y a des qualités de présence que je trouve en nature, des qualités de silence, d'émerveillement et de paix. Selon les jours, la séparation ne se fait pas, la chute ne vient pas et cet état perdure en société. **développer** Parfois il part puis il revient. Ce qui me caractérise, c'est que lorsque cela m'est présenté, j'arrive souvent à tout abandonner. Plus rien n'existe. Ma seule réalité, c'est ce qui m'est donné d'expérimenter à ce moment précis. Je Suis. Pleinement. Peu importe le lieu, le moment, lorsque cela m'est donné, je le vis pleinement.

Cet état a duré un petit moment. Puis lentement la compagnie de l'horloge est revenue. J'ai été plus présent au séminaire et à la librairie.

Cette fois-ci, ce ne fut pas une chute, ce fut plutôt une douce transition. À cet enseignement, entouré de livres, je reprenais le flux de la vie.

J'ai cherché le silence, c'est le bruit qui m'a répondu. Pas le bruit extérieur, mais tous ces bruits intérieurs. Ces agitations. Je ne savais plus comment m'en dépêtrer. Plus je cherchais, plus je devenais encombré. Je me débattais comme si j'étais tout seul, comme si je devais résoudre un problème. J'avais oublié à quel point une aide, même petite est bénéfique. Car en comprenant que je n'étais pas seul, en m'ouvrant à la guêpe, c'est le silence que j'ai trouvé, un lumineux silence.

Le toucher d'une guêpe... le chant d'un oiseau... le parfum d'une fleur... Tant que nous pouvons nous faire toucher au coeur de nos encombrements, tant que ces effleurements viendront ébranler nos pensées et nos certitudes, nous serons capables de nous émerveiller. L'émerveillement, c'est le rire de l'amour.

Tout comme la présence d'un Ange, un parfum est fugace. Impossible de le saisir. Impossible de le garder. Nous pouvons juste interrompre nos dérangements, nos encombrements, nos habitudes... et rentrer pleinement dans le parfum.

Ça, c'est pour le parfum qui passe, qui traverse invisible l'air qui nous entoure.

Il y a un autre parfum. Une autre fleur.

Car nous sommes des bourgeons. Nous sommes tous des bourgeons. Il n'appartient qu'à nous de nous ouvrir et nous épanouir.

Nous sommes les bourgeons que la sève fait s'ouvrir.

Nous sommes comme ces fleurs.

Belles, elles s'ouvrent à la lumière.

Belles, la sève les traverse pour qu'émane de leur présence fragile et délicate un parfum.

Nous sommes tous comme ces fleurs. Si nous sommes simplement ouverts à ce qui est, nous sommes comme ces fleurs. La sève nous traverse et nos yeux s'émerveillent. Au milieu de nos pensées et de nos tracas, il y a de la place pour cela. Redevenir aussi sensibles que la fleur qui s'ouvre à la lumière.

Parfois, instant fugace et éphémère, il suffit juste d'une guêpe, le grattement d'un Ange, pour revenir à l'essentiel, pour arrêter tout, ne plus rien faire, ne plus rien penser. La sève nous traverse et nous sommes alors pleinement nous même: le parfum de la Vie.

Voici en aparté ce qui m'a réveillé cette nuit alors que je venais de recopier pour vous ce texte, ce deuxième « chant d'oiseau »:

« Regarde, tu retrouves le chant d'oiseau.

Le premier chant te proposait de regarder le monde, de le percevoir tel qu'il est.

Le monde n'est pas idéal, il n'est pas tel que tu voudrais qu'il soit. Il est tel qu'il est.

C'est là que la vie t'attend, c'est là que Je t'attends.

« Savoure la moelle de la vie », reste ouvert.

Le deuxième chant est encore plus fin, plus précis. Il s'adresse à toi, dans le petit.

Être attentif à une guêpe, c'est être attentif à la vie qui l'anime.

Le petit et l'infiniment petit méritent ton attention.

Être attentif à ce qui est petit, c'est chercher la vie dans ses cachettes, dans ses recoins cachés.

Chercher, c'est partir en quête.

Chercher la vie, c'est laisser monter en toi cet élan qui met du beau dans tes yeux et des ailes à ton corps.

Alors que j'étais étudiant à Montpellier, j'avais opté pour la Faculté de Lettres. Les cours me semblaient monotones. On y parlait d'auteurs comme on parlerait de cuisine dans un réfectoire. C'était omniprésent avec une fadeur sans pareille. On y étudiait la poésie et d'autres matières littéraires.

Mon passage à l'Université de Lettres fut donc bref, quelques mois d'efforts, un court trimestre. Je poursuivis mon année en faisant de petits boulots jusqu'à ce que la rentrée suivante me retrouve innocemment à l'Ecole d'Architecture. Je me demande encore si j'y suis allé par envie ou par dépit. J'assistais aux cours sans entrain.

Un de mes plaisirs dans cette école était de sentir ces esprits échauffés qui ne pensaient, pour la plupart, qu'à créer. Dessins, peintures, maquettes, sculptures... Autant les Beaux-Arts n'auraient pas pu intégrer un élève si peu doué que moi, autant je trouvais dans cette école un compromis qui me convenait.

J'étais donc un élève moyen, qui baignait dans une atmosphère créative.

Une autre particularité heureuse de cette école tenait dans sa position géographique. À quelques rues des facultés de sciences et de lettres, j'avais pu conserver ma chambre dans le quartier pour continuer à étudier.

En plus des universités, il y avait dans ce quartier un hôpital psychiatrique. Je l'avais découvert un jour où j'étais pressé. Pour gagner quelques minutes, j'avais traversé d'un pas rapide le grand parc qui entoure l'hôpital. Alors que tout autour la ville s'agitait, que les étudiants grouillaient dans les rues et les couloirs universitaires, je ne croisais dans ce parc que quelques personnes au regard endormi. La fougue de ma jeunesse en fut saisie.

Quelques jours plus tard, c'était un début d'automne, j'avais envie de calme et de solitude pour réviser quelques cours. Avec le soleil qui brillait, il aurait été indécent de rester cloîtré dans ma chambre. Je pris mon sac de cours et je descendis dans la rue. Il me revint alors en mémoire le calme de ce parc traversé quelques jours auparavant. Je m'y rendis donc tranquillement, heureux d'avoir trouvé un repère calme à quelques pas de chez moi.

Je retrouvais cet endroit verdoyant où pas un seul étudiant n'était en vue. Il n'y avait, comme la fois précédente, que des « fous ordinaires ». Déambulant dans le parc en parlant à eux-mêmes ou assis sur un banc: un trône dans un univers reclus.

Je choisis de m'asseoir sur un banc où un homme d'un âge avancé regardait en silence quelques pigeons qui picoraient des miettes.

Il ne bougea pas plus quand je m'assis à l'autre bout du banc et que je sortis de mon sac un cahier de cours.

Cependant, malgré mes tentatives, je n'arrivais pas me concentrer sur la théorie de résistance des matériaux. La présence des pigeons et l'ambiance générale de ce lieu incitaient à la rêverie ou à l'observation.

Je fermais donc un instant mon cahier et j'observais les malades qui marchaient dans le parc. Dans leurs parcours qui semblaient aléatoires tant ils paraissaient plongés dans leurs pensées, ils évitaient pourtant de se croiser de près ou de passer à côté de ceux qui étaient immobiles, assis ou debout.

« Vous croyez en Dieu ? »

Plongé dans mon observation, je fus carrément surpris par la voix douce du vieil homme à côté de moi. Il regardait toujours les pigeons.

Sans doute devait-il s'adresser aux oiseaux comme à des personnes humaines. Je préférais ne pas le contrarier. C'était un asile psychiatrique, et même si je pensais que ceux qu'on laissait sortir étaient aptes à le faire, je me méfiais. De toute façon, il n'y avait pas de gardien à la porte du parc, ces malades étaient libres de rester dans l'enceinte ou d'aller en ville. Mais même si je pensais le lieu peu dangereux, je restais sur mes gardes.

La rêverie ne prit donc pas sa place et l'observation cessa. Je rouvris mon cahier pour tenter d'intégrer un

cours imbuvable.

« Vous croyez en Dieu ? »

À nouveau, le vieil homme s'était adressé aux pigeons. Visiblement, ils ne lui avaient pas répondu. Malgré le calme du lieu, je sentais la bizarrerie due à la maladie mentale. Je compris que je ne pourrais pas me concentrer sur le cours et apprendre dans un tel contexte. Je remis donc le cahier dans mon sac et je me levais pour partir. En rangeant le cahier, j'avais imaginé rejoindre le campus universitaire et me poser parmi d'autres étudiants dans un pré de la Faculté de Lettres. Je risquais d'être perturbé par le nombre de belles filles qui partageraient le pré, mais c'était un moindre mal. Et si le cours était ardu, la vue serait splendide. Sans un regard au vieil homme, je mis mon sac sur l'épaule et je partis.

« Nous sommes les abeilles de l'Invisible. Nous butinons éperdument le miel du visible, pour l'accumuler dans la grande ruche d'or de l'Invisible ».

Pensant aux belles étudiantes dans le pré ensoleillé, ces mots dits avec calme et assurance me sortirent de mon élan étudiant. Ces mots m'étaient familiers.

Je regardais un arrière. Le vieil homme ne regardait plus les pigeons. Il regardait le sol.

« Les abeilles de l'Invisible ...Croyez-vous en Dieu ? »

Le pauvre, il devait maintenant s'adresser à des fourmis ou aux premières feuilles d'automne qui ponctuaient çà et là le sol herbeux de leurs couleurs claires. J'eus un élan de pitié pour cet homme. J'espérais ne pas vieillir ainsi, seul sur un banc avec des pigeons et des fourmis comme seuls compagnons.

« Crois tu en Dieu ? Il n'y a rien dans les cahiers. »

Je compris que d'une certaine façon il s'adressait à moi. Je me retournai vers lui. Par pitié, par compassion, je pouvais partager un peu de mon temps, un peu de ma présence. Je répondis avec beaucoup de douceur, incertain que l'homme put m'entendre.

« Non, je n'y crois pas. Je ne suis pas en bon terme avec les religions. »

Le vieux resta silencieux et calme. Il semblait attentif.

*« Comme s'il s'agissait d'une lampe brillante dans un lieu obscur, gardez les yeux rivés jusqu'à ce que le jour commence à poindre et que l'étoile du matin se lève dans vos coeurs. »**

« C'est très beau », dis-je comme pour féliciter un enfant qui réciterait par coeur le poème qu'il a appris.

« L'étoile du matin »

« Oui, elle est belle. » Je répondis sans avoir la moindre idée de ce qu'était cette étoile matinale. « C'est très beau et l'étoile doit être aussi très belle. Je vous remercie. Profitez bien de cette lumière... Bonne journée... »

J'avais posé le sac à mes pieds. Je le remis sur le dos alors que le vieux restait prostré en regardant la terre. Je voulais partir, mais quelque chose m'arrêta. Dans le dernier regard que j'avais porté à l'homme, traversant l'espace avec la rapidité d'une goutte, une larme était tombée sur le sol. En flot lent et silencieux, le vieux pleurait.

J'ôtai à nouveau mon sac et me rassis sur le banc, à ma place précédente. Je restai silencieux.

Respectueusement, je fixai la terre pour ne pas le voir pleurer. Nous restâmes ainsi de longues minutes.

* Pierre, 2,19

« Je vais mourir ainsi... Parmi les fous...

Le brusque retour à la réalité me surprit. L'éclair de lucidité dans ses propos fut d'autant plus attristant. Je tentais de le rassurer.

« Mais non, vous n'allez pas mourir. »

Il arrêta de pleurer. Au moins, c'était une bonne chose.

« Avoir été cette seule et unique fois, oui, même si ce n'est qu'une fois, avoir été chose terrestre, il semble bien que rien ne puisse l'effacer. »

« C'est très beau ce que vous dites, il me semble que j'ai déjà entendu cela. »

Décidément, je ne verrais pas son visage. La folie est peut-être sans visage. En tout cas, il passait des larmes au calme avec une rapidité déconcertante.

« C'est dans ton livre, le plus petit. »

Bon Dieu ! J'ouvris mon sac et en sortis un des livres que j'avais emprunté la bibliothèque. J'aimais marcher en compagnie de poètes : Rilke, Byron, Yeats, Baudelaire...

Le petit livre... C'étaient les *Elégies* de Rilke.

Mais comment avait-il fait ? Soit j'avais eu une absence et j'avais sorti le livre sans m'en rendre compte, soit le cas était extraordinaire. Je commençais à m'inquiéter sérieusement.

« Comment savez-vous? »

« L'étoile du matin.

« Désolé, je ne comprends pas.

« La lumière, le porteur de lumière.

« Je ne comprends pas plus. Comment avez-vous vu ce livre dans mon sac et comment avez-vous lu le texte? Vous avez vu le livre quand j'ai rangé le cahier? Vous étiez prof?

J'essayais de trouver un sens logique bien que je n'ai pas eu l'impression qu'il aie à un quelconque moment tourné les yeux vers moi.

« Oui, j'ai aussi été professeur.

Cela me rassura. Ainsi donc, il avait dû apercevoir la couverture du livre dans mon sac. Il continua, sans prêter attention si je l'écoutais ou pas. Il regardait la terre, il regardait ses pensées qui tombaient à terre avec douceur.

« Il me manque tant. J'avais un élève, un élève qui savait écouter. Dans cette longue existence mortelle, j'en ai rencontré peu comme lui... Je pensais que ce serait plus facile, qu'il suffisait de le vouloir... Qu'il suffisait de montrer à quel point le monde est parfait, le monde est beau... si dense, si rempli de parfums et de belles choses à toucher, à sentir...

Lui savait se poser et écouter. Le son des abeilles, le vol d'un papillon, le chant du monde. Un jour il me fit un cadeau.

« Il s'agit, avec une conscience purement terrestre, profondément terrestre, radieusement terrestre, d'intégrer tout ce que l'on touche, tout ce que l'on regarde ici dans cet horizon plus vaste, le plus vaste. Non pas dans un au-delà dont l'ombre enténébre la terre, mais dans un Tout, dans le Tout... Notre tâche est d'imprimer en nous cette terre provisoire et caduque si profondément, si douloureusement et passionnément que son essence ressuscite « invisible » en nous. »

« On dirait du Rilke... »

« N'oublie pas, les abeilles. Sache butiner le miel du visible, sache percevoir la grande ruche d'or de l'Invisible, elle bourdonne... »

« Écoutez, c'est très bien. »

Il paraissait plus apaisé.

« Je vais chercher cette ruche d'or.

Je me levai et ajustai mon sac.

« Attention au feu rouge et à la pluie.

« Merci, je serai prudent.

Aucun nuage dans le ciel, le vieil homme était bel et bien dans le pays des abeilles et des fourmis. Je m'éloignai un peu perturbé par cette rencontre. En sortant du parc, je dépassai rapidement les feux de signalisation du carrefour.

En fin de semaine, je passai les examens sur le cours que j'avais étudié dans le pré de la faculté de lettres. Puis comme presque toutes les semaines, je retournais à Agde le vendredi soir, pour retrouver l'appartement familial et échanger un peu avec ma mère.

En quittant Montpellier, une voiture grilla la priorité à un feu de signalisation et faillit m'emboutir. J'eus à peine le temps de piler avec ma vieille 2 cv. La grosse mercedes grise me coupa la route et continua sans freiner son parcours furieux vers la ville. Je l'avais échappé belle. Une telle voiture sur ma petite 2cv aurait pu faire du dégât.

Un peu sous le choc, je repris prudemment la route jusqu'à Agde.

Nous passâmes une belle soirée avec ma mère et ma soeur. Le lendemain, je me promenai sur la plage avant de rejoindre pour la soirée des amis dans la petite ville voisine de Marseillan. Nous aimions nous retrouver dans le garage de mon ami Lionel, pour des parties de jeux de rôles ou pour simplement parler et rigoler. C'était notre soupape de fin de semaine, l'ambiance étudiante était restée à Montpellier. On était là entre amis d'enfance. C'est donc à une heure avancée de la nuit que je retournais à Agde, avec un de mes amis comme passager. J'avais pris la Renault 4 de ma mère. Pressé de rentrer me coucher, je roulais à bonne allure en faisant attention avec la pluie qui commençait à tomber. En une dizaine de minutes, nous avions avalé les quelques kilomètres de route qui séparaient les deux villes. Dans la dernière descente qui menait à l'entrée d'Agde, un lapin bondit du bord de route et resta planté au milieu de la route en plein dans l'éclairage des phares. Pour l'éviter, je pilais sur les freins en donnant un puissant coup de volant. Ensuite, tout fut confus. Tout alla très vite.

Je me souviens que tout tournait, d'un choc, puis de ténèbres.

Il faisait noir et silencieux. Je voyais au loin comme une lumière qui s'approchait. Plus elle s'approchait, plus je percevais comme un ensemble de lumières étincelantes, un halo lumineux qui se rapprochait silencieusement de moi. En fait, ce n'était pas des lumières, c'étaient des abeilles, lumineuses.

J'entendis à nouveau sa voix.

« Attention au feu rouge et à la pluie... Et maintenant, comment vas-tu vivre ta vie ?

À la fin de la phrase succéda un cri.

J'ouvris péniblement les yeux. Ma tête me faisait mal. J'étais dans un état vaporeux, noyé par le bruit soudain du moteur et les hurlements de mon passager. Je remarquais que j'étais toujours dans la voiture, mais j'avais quand même du mal à garder les yeux ouverts.

En plus du vacarme du moteur, j'entendais mon passager qui me regardait en hurlant. Il m'avait vraisemblablement cru mort et voyant mes yeux entrouverts, il me hurlait de couper le moteur et de sortir de la voiture. Ma tête était confuse. Trop de bruit...ce moteur... Trop de lumière... Trop de brume. Mes paupières étaient lourdes.

Je cherchais en vain les clés de contact. Mon ami ouvrit la porte de son côté et sortit de la voiture.

J'avais détaché ma ceinture de sécurité. J'essayais d'ouvrir ma porte, mais je ne trouvais pas la poignée.

J'avais la tête confuse. Les bruits du moteur me paraissaient amplifiés. En tatonnant, je trouvais enfin la poignée. J'ouvris la porte et je me laissais glisser au sol. Mon ami me tira loin de la voiture. Il avait peur qu'elle explose. Il me parlait en propos incompréhensibles. Moi je ne voulais que dormir, me reposer enfin. Mais ni lui, ni les pompiers qui m'ont transporté à l'hôpital un peu plus tard, ne m'ont laissé m'endormir.

Même à l'hôpital, il ne m'ont pas laissé dormir de suite. J'étais pourtant si fatigué!

Quelques jours plus tard, j'étais en pleine forme, avec quand même une bonne douleur aux cervicales et quelques bleus. La voiture de ma mère était pliée en deux. Nous avions heurté un platane. Le siège conducteur était embouti, l'aile gauche complètement pliée et le moteur avait reculé dans l'habitacle. Je compris pourquoi j'avais eu du mal à trouver la poignée de la porte. En fait, je m'étais extirpé du véhicule par la porte arrière, la seule à peu près intacte sur le flanc gauche. Ce fut un miracle que j'aie pu m'en sortir indemne. Sur le pare-brise, des fissures marquaient l'endroit où ma tête avait tapé. En voyant la voiture, ma mère a pleuré. Non pas pour le véhicule, mais par la prise de conscience qu'elle avait failli me perdre.

Je repris mes cours la semaine suivante pour les abandonner quelques mois plus tard. J'avais autre chose à vivre.

Quand je fermais les yeux, la question revenait souvent « et toi, comment vas-tu vivre ta vie ? ». À laquelle venait en écho « au fond, qui es-tu ? »

Je profitais du choc de ma mère pour la laisser prendre soin de moi. Elle ne râla pas quand je lâchai mes études et que je revins vivre avec elle.

Elle ne faisait pas de remarques désobligeantes quand elle me voyait lire et rêver les yeux ouverts. Il est possible qu'elle était trop heureuse de me savoir en vie après avoir frolé la mort de près.

Je m'ouvris donc à la poésie et à des textes inspirants. Je lisais sur la plage d'Agde ou dans les forêts de pins et chênes verts qui surplombaient la mer, au Mont Saint Martin.

Je ne savais plus qui j'étais, je ne savais plus ce que je voulais. Je trouvais seulement le ciel bleu profondément beau et l'horizon lointain au dessus des flots entraînait mes pensées au loin.

Je voyais de moins en moins mes amis, sauf Ali, cet ami avec qui nous échangeions pendant des heures au bord de la mer sur des questions qui nous entraînaient loin: « qui de la mer ou la montagne est le plus fort? » ou « les textes et les livres peuvent-ils aider les lecteurs à cheminer vers le bonheur »...

Le samedi après-midi, j'aimais retrouver mon ami étudiant et partager avec lui ces discussions interminables, qui nous menaient souvent jusqu'au coucher de soleil que nous contemplions ensemble sur la plage. Ali me rappelait ce monde que je quittais, sans pour autant trouver ma place dans le monde du travail qui me tendait les bras. J'étais en transit.

Ma mère avait noté ce changement survenu après l'accident et m'encourageait parfois à bouger, à chercher du travail. De mon côté, je ne pensais qu'à lire, rêver et m'ennuyer. Je me plaisais dans ces rythmes lents. Contempler, lire... cela m'amena à écrire, peindre et photographier. J'étais un peintre médiocre et un photographe moyen... alors j'écrivis.

Je repensais souvent à ce vieux fou. Quand j'avais déménagé mes affaires de Montpellier, j'avais hésité à lui rendre visite pour lui demander comment il avait pu voir dans l'avenir: le feu rouge, la pluie... Mais cela n'était pas important. J'étais aussi persuadé au fond de moi que si je retournais dans ce parc, je ne le reverrai pas.

Je me remémorais souvent cette scène sur le banc, me rappelant ainsi ses propos. « ...le monde est parfait, le monde est beau... si dense, si rempli de parfums et de belles choses à toucher, à sentir... », « lui savait se poser et écouter. Le son des abeilles, le vol d'un papillon, le chant du monde.... », « n'oublies pas, les abeilles. Butiner le miel du visible, sache percevoir la grande ruche d'or de l'Invisible... ».

Ne pouvant rester éternellement à la maison à rêvasser, je m'inscrivis pour aborder à la rentrée suivante des études forestières. J'avais besoin d'air, d'être dehors à l'air libre. Ces études furent très dures, car la technique forestière est loin de la poésie du vivant et de la ruche d'or de l'Invisible. Mais j'obtins mon diplôme forestier. J'essayai quelques métiers avant de choisir d'écrire, de témoigner. Je me retire en forêt et je respire là. Je m'ouvre au son des abeilles et au vol du papillon. Parfois, le chant du monde arrive à

me toucher profondément. Avec la maladresse et les limites des mots, je ramène cela à la maison et je transcris cela en textes. Là est aussi ma place.

Il nous arrive parfois de rencontrer des personnes qui par leur sagesse, leur beauté, leur douceur, leur intelligence... vont nous marquer durablement. Ce sont les héros de notre vie. Ils nous inspirent et dans les moments difficiles, nous nous rappelons leur belle influence.

Il m'est aussi arrivé une fois, une seule et unique fois, de rencontrer quelqu'un de singulièrement différent. Physiquement humain mais avec une présence autre, une présence lumineuse et inspirée. C'était comme si un être de lumière avait emprunté le corps de quelqu'un pour venir me parler.

Je n'ai pas vu ses yeux. Je me souviens juste de ses propos, quelques phrases qui ont marqué durablement ma vie et qui continuent de résonner en moi. Je pense que ce jour là, j'ai rencontré un ange.

Ce matin-là, j'accompagnais mon fils Didier au bus scolaire. Nous étions partis à pied dans la nuit de ce mois de décembre. Je l'accompagnais sur la route qui menait au hameau principal où il rejoignait d'autres élèves. Puis je décidai d'aller marcher un peu pour ramasser un fagot de bois pour le feu. Dans la poche de ma veste, j'avais toujours des bouts de ficelle pour attacher le bois et le transporter.

Je m'engageai donc sur le chemin qui bordait le lac. Les roches et les arbres avaient un aspect sombre. Le ciel voilé ne laissait pas passer la douce lumière des étoiles. Je marchai au milieu de formes confuses aux contours sombres. Je longeai ainsi quelques prés et bosquets pour arriver à une petite forêt que j'aimais bien. Au moment où je pénétrai dans ce bois, le ciel commençait à laisser passer une lumière diffuse, présageant d'un lever de soleil proche.

Je déposai mes cordes au sol et je glanai quelques bois secs pour les fagoter solidement. Alors que je rassemblais des petites branches éparses, je remarquai de nombreux champignons au sol. La veille, j'avais ramené un champignon à la maison. Je ne sais pas trop les reconnaître, mais dans ce domaine ma femme est assez précise. Il s'agissait d'un lactaire délicieux. Or, parmi les champignons qui soulevaient les feuilles d'automne, il y avait quelques délicieux lactaires. Dans un premier temps, je voulus les cueillir. Mais la simple idée d'amener ma femme sur ce lieu et de la voir si joyeuse lorsqu'elle cueille des champignons, interrompit mon élan.

Je chargeai donc mon fagot et pris le chemin de retour vers ma maison. J'imaginai la joie prochaine de ma femme et je vis dans ma tête le film heureux de la prochaine cueillette.

En sortant de la forêt, le chemin passait sur une digue. Cette grande barrière rocheuse séparait le petit lac à niveau constant du grand lac à niveau variable qui s'étend jusque devant ma maison.

En m'engageant sur la digue, tout accaparé à mes pensées joyeuses, je fus saisi par la beauté du ciel. Le plafond bas des nuages était d'un rouge éclatant qui contrastait avec l'aspect sombre du lac et de la terre. J'interrompis ma marche. J'interrompis le flux de mes pensées. Face à tant de beauté, je ne pouvais prendre qu'un seul engagement : m'asseoir et contempler. Je déposai mon fagot et je m'assis sur un rocher de la digue, face à l'est, protégé du vent frais qui butait à l'ouest sur l'amas rocheux.

Au milieu de la digue, parmi les rocs, j'admirais. Devant moi, sur une centaine de mètres, le petit lac était irisé de la brise matinale. Tout autour, ses berges étaient parées de forêts sombres que la lumière du jour ne colorait pas encore. A l'est, au loin, surplombant les forêts, des collines ondulaient en crêtes douces dans l'horizon.

Je pris l'engagement avec moi-même de rester là jusqu'à ce que le soleil se lève au-dessus des collines. Pour le moment, seuls les nuages étaient éclairés. Le relief cotonneux alternait des zones grises avec des zones d'un rouge ardent. La terre, à contre-jour, restait sombre. Quelques oiseaux noirs me survolèrent silencieusement. Puis d'une berge, des oiseaux blancs prirent leur envol. Ils contrastaient avec la pénombre. Comme une âme lumineuse attirée par la lumière, ils s'élevèrent lentement et se fondirent dans le ciel, volant vers cet horizon éblouissant.

Progressivement, le plafond de nuages bas changeait sa teinte. Il virait du rouge vif à un rose tout aussi éclatant. Mais cette clarté reculait. Le feu du ciel repartait vers l'horizon, vers l'est, laissant derrière lui des reliefs doux de coton gris ou transparaissaient quelques teintes bleutées. Alors que le ciel se rassemblait derrière la colline, on eut dit qu'un immense incendie se propageait derrière les crêtes. Un incendie sans fumée. Un feu de couleur divine. Lentement, le soleil étendait ses ailes de lumière.

Les derniers tons rosés virèrent au pastel discret, alors que derrière la colline l'horizon s'embrasait d'une lueur dorée. De ce feu nuageux il ne restait que cet or qui baignait l'espace derrière les collines.

J'attendais avec impatience que le soleil dépasse les crêtes et darde de ses rayons de lumière le ciel qui n'attendait que cela.

Cette lumière dorée continua de dispenser sa douce couleur dans l'air au loin. Puis progressivement, la teinte s'atténua. L'air lointain perdit de son éclat. Lentement, les forêts et les collines se vêtirent de leurs couleurs d'automne. Les feuilles colorées contrastaient avec les prés pentus au loin. Les nuages alternaient des nuances de gris, allant jusqu'au bleuté par endroits où le ciel perçait une trouée.

Je compris que le soleil avait rejoint le ciel. Il était passé au-dessus des nuages dans un horizon qui m'était caché.

L'âme contemplative, l'esprit silencieux, j'avais assisté à la naissance d'un nouveau jour. J'avais communiqué.

Je me levai et chargé de mon fagot, je pris le chemin de retour dans ce paysage changé par la lueur diurne. En reprenant ma marche, mes pensées jusqu'alors silencieuses m'envahirent en marée bruyante. Je pensai aux champignons, à ma femme, à cette envie de partager ce que je venais de vivre, à mon jeune fils qu'il fallait conduire à la piscine, à ma fille qui s'était interrogée la veille au soir sur son orientation scolaire... J'arrivai sans m'en rendre compte devant chez moi.

À une dizaine de mètres de mon foyer, par compassion sûrement, le soleil traversa en quelques rais les nuages.

J'interrompis le flot de mes pensées. Quelque chose d'autre me parlait. Quelque chose m'appelait à travers l'agitation de mon esprit. Je me retournai.

Là, dans le sud surplombant le lac, les nuages se désagrégeaient. Ils ouvraient l'horizon. Au rythme d'une brise lointaine, un ciel bleu se dégagait sur les montagnes enneigées. C'était magnifique. Les premières neiges de l'hiver.

L'esprit silencieux, je rentrai dans la maison.

Ma femme me connaît si bien qu'elle m'embrassa avec douceur et garda le silence. Je pris mon stylo et écrivis ces lignes.

Alors que j'achevai mon récit, depuis la baie vitrée, le ciel bleu évaporait les derniers nuages. Le soleil resplendissait au dessus du lac. Les forêts s'étiraient dans le lointain. Immaculées dans leur habit d'hiver, les montagnes enneigées habillaient le ciel et la terre de leur manteau de lumière.

L'émerveillement, tout comme l'amour, sont des qualités innées. Nous avons tous la capacité de nous émerveiller et d'aimer. Mais dans notre société, d'autres qualités sont valorisées, tel l'apprentissage de la parole, la politesse et les règles de bienséance...

Au final, pour une majorité d'entre nous, le monde devient contenu, se limitant aux contours d'une éducation rationnelle.

Mais que l'on s'éloigne de ces sentiers battus, et c'est tout un monde nouveau qui s'ouvre à nous. Pas besoin de partir à l'autre bout du monde. La beauté d'un visage, d'une fleur ou du vol d'une libellule suffit à enchanter le monde. Mais lorsqu'on a oublié, il est souvent difficile d'aimer ou de s'émerveiller. Ces notions deviennent des concepts, des notions abstraites, des coquilles vides. Lorsque nous nous apercevons de cela, il convient de retrouver l'âme chevaleresque et de partir en quête.

Les chevaliers de la table ronde ne sont pas restés dans leur beau château. Ils faisaient comme nous avec notre tête qui devient une prison dorée. Ils se sont mis en quête du Graal. Ils ont erré, cherché, ils ont vécu hors des habitudes et des murs connus. Ils ont quitté le confort établi pour éprouver ce que la vie allait mettre sous leur pas.

Nous avons tous la capacité à nous mettre en quête. Réapprendre à aimer. Réapprendre à enchanter le monde, notre monde. Il y a tant de beauté, il y a tant d'amour à donner.

Dans cette quête, un ange nous accompagne. Il nous accompagne sans cesse. Avec patience, il nous répète:

« Tout est bien. Tu es à ta place. Le monde est beau. Il est parfait parce que bourré d'imperfections. Tout est à sa place. Sens toi bien avec cela.

L'amour perdu, c'est cette chambre vide qui vit à l'intérieur de toi. Apprends à la visiter. Apprécie à quel point cette chambre est parfois vide. Alors les actes que tu fais par la suite, laisse les être portés par la bonté et la générosité. Un sourire à une passante, une berceuse à un enfant, une caresse à un chat... ce que tu fais, tu peux te le répéter « je fais cela par amour », « je fais cela parce que je t'aime ». Et progressivement, la chambre se meuble, des rideaux ornent les fenêtres nouvellement rafraîchies... Notre cœur devient cette chambre meublée et ouverte sur un paysage où le soleil étend ses ailes de lumière.

Le flux de la vie

Au bord de la mer, le sable s'étend en plages que les vagues modèlent. Les flots vont et viennent dans un tempo régulier qui leur est propre, un rythme induit par la terre et les vents, le soleil et la lune. La plage sèche et aride est bordée d'un côté par les villas de bord de mer et de l'autre côté par la mer et une légère frange humide où s'étalent les coquillages. Je passais quelques jours à Agde avec ma femme et nous aimions marcher sur la plage, sentir le sable et l'eau avec nos pieds, de bon matin. Sentir comme il est bon de marcher. Parfois nous y sommes tellement habitués que nous oublions à quel point notre corps aime marcher. Il est fait pour la marche. Dans ce contexte, quel délice.

Les pieds dans l'eau se rappellent de l'origine. Origine de cette vie, dans le corps de notre mère. Origine de la vie, quand ce qui vit sur terre a émergé des flots dans la nuit des temps. Tout comme les saisons, notre histoire collective passe par ces éléments : l'eau, la terre, le feu, le froid et l'air...

Nous pouvons apprécier cet instant les pieds dans l'eau, dans le calme d'une journée naissante. C'est une façon simple et pourtant si efficace de revenir à qui nous sommes. Les idées s'apaisent, le mental se met au repos, bercé par le son des vagues sur le rivage. Même la mer a un parfum, une odeur marine salée et ensoleillée, un parfum de vastes horizons. Le corps se délecte et ouvre notre capacité à apprécier la paix, le bonheur simple de sentir la vie en nous. Nous sommes à cet instant dans le flux de la vie, « ici et maintenant ». Nous sommes pleinement vivants.

Mignonne

Mignonne est notre chatte. Comme tous nos chats, son nom commence par le son « mi ». Elle vit avec nous, ainsi que Mystique, Minuit, Minette et le gros Michoko.

Quand Sabine parle « chat », sa voix devient aiguë et le seul son qu'elle utilise est « mi ». Étrangement, les chats lui répondent. Bien souvent, nous répondons à un miaulement de chats par quelques paroles ou un miaulement. Sabine a son propre langage « chat » et j'avoue qu'avec elle le « chat » est une langue vivante.

Malgré mes efforts, je ne suis pas encore arrivé à l'assimiler.

Donc Mignonne est la chatte de notre foyer que j'aime particulièrement. Surtout depuis qu'elle a vécu sa transformation.

Il y a un peu plus de deux ans, j'avais organisé un petit camp au bord du lac où j'accueillais quelques personnes en été. J'avais amené nos deux chiennes et nos quatre chèvres. Pendant une paire de semaine, en fin août, j'avais aussi amené les chats.

Avec le mois de septembre qui annonçait la rentrée scolaire imminente, Sabine et nos enfants étaient restés quelques jours avec moi. Puis nous avons plié le camp et embarqué tous nos animaux. Cette année scolaire, nous avons loué une maison à une trentaine de kilomètres de Montbel.

Au moment du départ, Mignonne manquait à l'appel. Le reste de notre ménagerie suivit Sabine et les enfants à notre nouvelle maison. Je restai encore quelques jours pour récupérer l'absente. Mais cette attente fut vaine. Je rentrai penaud auprès de ma famille. Marie Judith, très attachée à nos animaux, ainsi que son jeune frère Nolann, versèrent beaucoup de larmes.

Je fis quelques aller- retours vers le lieu du campement en appelant notre chatte et rien n'y fit.

La rentrée scolaire avait changé les idées à Nolann, mais sa soeur gardait une profonde tristesse et pleurait souvent le soir en s'endormant. Cette disparition affectait notre famille.

La maison que nous avons louée devait être un lieu de passage pour nous car le choix fut rapidement pris de retourner vivre à Montbel, au bord du lac. Nous y avons vécu trois ans et le départ fut d'autant plus difficile avec cette histoire de chat.

Pendant le temps scolaire, je revenais donc régulièrement sur Montbel, parfois accompagné de Sabine. Nous y avons des amis et nous préparons notre retour.

Concernant la chatte, nous avons perdu espoir de la retrouver en fin d'année. Entre les chasseurs et les animaux sauvages carnivores, Mignonne avait peu de chances de survivre. Personne ne l'avait aperçue ou recueillie dans le village. Nous l'avions accueillie très jeune chez nous, car sa mère l'avait rejetée. Sabine et Marie Judith l'avaient nourrie au biberon. Puis même en grandissant à la campagne, elle aimait le confort de la maison et la facilité des croquettes. Le jardin était son espace de détente et de sport: grimper d'arbre, jeux avec les autres chats, chasse aux sauterelles, etc.

En fin d'année nous faisons le deuil de Mignonne. La possibilité de la retrouver était trop faible et Marie Judith devait accepter l'évidence. Mignonne avait bel et bien disparu. Nous ne la reverrions plus. Nous espérions seulement qu'elle n'avait pas souffert mais qu'un touriste de passage l'avait crue abandonnée et l'avait recueillie. Même si nous y croyions peu, nous espérions qu'elle était choyée et aimée dans une autre famille.

En hiver, le verglas et la neige ont espacé nos visites à Montbel. Un jour de soleil, alors que nous nous rendions chez des amis, nous parlions avec Sabine de notre prochain retour. Peu avant de distinguer le village et le lac, Sabine poussa un cri. Un chat tigré venait de traverser la route à une vingtaine de mètres devant notre voiture. Sabine exulta : « c'est Mignonne ! ».

Je ne partageai pas sa joie. Nous avons eu de faux espoirs en voyant quelques chats aux abords du village, mais aucun n'était celui que nous cherchions. Et je ne reconnaissais pas Mignonne dans le chat famélique qui venait de traverser. J'avais quand même un doute face à la certitude de Sabine.

J'avais stoppé avec le cri de Sabine. Je descendis de la voiture et rejoignis Sabine qui avait bondi du véhicule et s'était précipitée vers le fossé en appelant le chat.

Je perçus un temps d'hésitation. D'un côté Sabine en bord de route, fondant presque en larmes en appelant « Mignonne », persuadée que c'était elle. De l'autre côté du fossé, le chat abordait quelques touffes d'herbe et regarda vers Sabine un court instant. Il semblait hésiter entre bondir dans les herbes et faire demi-tour vers la voix tremblante et les mains qui se tendaient.

Face à cette hésitation, Sabine me demanda de l'aider. À mon tour, je parlais au chat, d'une voix douce.

Tout en lui parlant, il y avait comme un lien invisible qui nous reliait. Dans le flot des mots bienveillants qui sortaient de ma bouche, une densité prenait place. Plus je parlais, plus il me paraissait évident que ce chat tigré était bien Mignonne. Elle semblait hésiter entre l'appel du monde sauvage où elle vivait et ces voix surgies d'un lointain passé. Elle nous dévisageait en silence.

Au risque de la faire fuir, Sabine s'approcha lentement. Tout en parlant avec douceur, elle avança d'un pas dans le fossé. La chatte était prête à bondir mais nos voix la faisaient encore hésiter. Sabine approcha encore les mains et là Mignonne fit son choix. Elle se laissa saisir par celle qui l'avait élevée. Sabine la serra contre elle et les larmes coulèrent. La chatte se blottit contre le pull de Sabine en ronronnant. Elle était si maigre qu'on la reconnaissai à peine, cela changeait ses traits.

Nous fîmes demi tour et avec beaucoup de douceur nous l'avons ramenée à la maison.

Les autres chattes l'évitaient. Il y avait en elle quelque chose de transformé. Elle avait une présence sauvage, une force qui incite au respect.

Elle mangea et dormit. Nous avons mis du beurre dans sa nourriture pour qu'elle fasse un peu de gras pour l'hiver.

Bien sûr, quand les enfants sont rentrés de l'école, ce fut la fête. Mais la chatte ne partageait pas notre joie. Elle dormait. Elle dormit ainsi pendant de longues journées. Elle se levait pour manger puis se recouchait. Elle s'abandonnait dans un sommeil réparateur et dans la douceur de nos caresses.

Quand cette phase de repos s'acheva, elle commença à chercher son équilibre. Elle avait vécu une expérience qui l'avait changée. Elle ne jouait plus avec les autres chats. Elle ne supportait plus la proximité des autres chattes pour manger. Si les gamelles étaient rapprochées, elle restait à distance. Lorsque nous écartions sa gamelle, elle mangeait.

Dorénavant, elle dormait à la maison quand nous étions absents. Le soir, elle dormait dehors, sur la fenêtre ou un abris qu'elle dénichait. Puis progressivement elle ne rentra que pour manger. Elle acceptait avec plaisir les câlins lorsque nous trouvions son repère. Car si elle dormait dehors, si elle vivait dehors, elle restait proche de notre maison et se laissait facilement trouver.

Nous avons déménagé quelques mois plus tard.

Mignonne ne changea pas son mode de vie et s'adapta très bien à notre retour à Montbel. Nous avions craint que cela puisse créer un traumatisme. Mais apparemment, ce retour lui plaisait. L'expérience sauvage qu'elle avait vécue, cette initiation, elle l'avait acceptée.

J'aime particulièrement cette chatte car elle a une part sauvage qui s'est révélée que nos autres chats n'ont pas. Ce regard profond traverse les êtres, elle regarde « au-delà ».

Parfois, elle va visiter les retraitants dans la cabane.

Parfois, je la vois surgir d'un fourré pour me raccompagner sur le chemin de la maison après une balade. Là où nous vivons, sur le camping, elle dort dans le foin, dans la paille, dans des paniers dans des lieux incongrus. Elle choisit en fonction du soleil, du vent et de la pluie, mais aussi sûrement d'après son ressenti du lieu.

Elle m'enseigne des choses sur la vie sauvage, pour éveiller cette part sauvage qui vit en chacun de nous. Elle m'éveille à cela.

Avec sa démarche féline, elle avance comme un funambule, tant la force de ses pas, la force de sa présence est reliée à tout ce qui l'entoure.

Ce matin, j'abordais la petite côte à l'entrée du camping. Elle apparut comme à son habitude, silencieuse, et marcha légèrement devant moi. Nous avons franchi quelques mètres quand elle stoppa et regarda derrière, au loin, entre mes jambes. Comme je la suivais, je stoppais à mon tour et regardais en

arrière. À ce moment-là, à une cinquantaine de mètres de nous, félin silencieux, Michoko sortait d'un champ en bondissant sur la route.

Je suis persuadé que Mignonne ne l'avait pas entendu. Elle avait senti un changement, quelque chose allait se produire. Elle se remit alors en marche vers la maison. Je la suivis comme un disciple suit son maître. Arrivés devant la porte, elle bifurqua et alla dans le pré pendant que je rentrais chez moi.

J'aime particulièrement Mignonne, car c'est un maître patient, doux et bienveillant...

Les animaux ont une capacité de perception que nous n'avons pas. Outre des sens développés, ils ont cette aptitude à être particulièrement sensibles et présents à ce qui les entoure.

Les animaux sont aussi des enseignants. Pas tous. C'est comme les humains, certains sont pédagogues et d'autres moins. Ils peuvent nous apprendre à « voir au delà ». Au delà des apparences, au delà de nos préjugés, au delà de nos conditionnements... ils ouvrent une porte béante à une forme de perception de la vie et de la plénitude, en ce sens ce sont des maîtres.

Si nous sommes capables de partager la joie d'un chien, le ronronnement d'un chat ou la beauté d'un papillon, nous sommes capables d'être présents, ouverts à « l'ici et maintenant ». Cela est aussi bénéfique que de nombreuses heures de méditation.

Je cueille les deux dernières figues à portée de mes bras. Les dernières figues de l'été, c'est le début de l'automne. Celles-là sont les meilleures. Cueillies sur l'arbre, en fin de matinée. Elles sont gorgées du soleil du matin, leur peau douce et tiède invite à la cueillette. Je les ouvre en deux, comme ça se fait dans le Midi, pour voir si une guêpe n'est pas à l'intérieur. Mais à cette fin de saison estivale, avec les premiers vents frais de septembre, les guêpes sont bien moins actives. Et là, sous mes yeux gourmands, le fruit offre sa chair juteuse et sucrée.

Dans le jardin, à quelques pas de moi, l'ortie présente ses jeunes pousses et le pourpier déploie ses branches grasses aux feuilles charnues. J'en saisis quelques brins feuillés que je mâche avec gourmandise. La saveur acide du pourpier vient se mêler un instant au goût sucré de la figue.

Je rentre dans la maison de la grand-mère de Sabine, Augustine. Âgée de 97 ans, elle évoque souvent les différents modes de vie qu'elle a connus. Aujourd'hui, elle nous parle de la lessive. Lessive à la cendre et savon à la saponaire, qu'on obtenait en faisant bouillir les fleurs.

Loin d'être passéistes, ces évocations permettent de retrouver des gestes libérateurs qui sont précieux actuellement. Le retour à la simplicité est aussi une façon de retrouver une forme de saine autonomie.

Nous évoquons aussi le jardin. Car avec l'automne naissant, c'est le temps des fruits, ça l'a toujours été. Et le fruit sucré, c'est la gourmandise de l'enfance. Augustine nous relate que les fruits au jardin, chez elle, n'étaient pas de mise. Les fraises, elle les voyait sur les étals au marché. Alors, avec quelque enfants, il restaient à rêver devant les étals. Parfois, la vendeuse céda devant ces yeux gourmands et lâchait quelques fraises.

Aussi, dès la fin de l'été, les parents ramenaient dans leurs poches quelques mûres. C'était un peu la fête, le début de la saison des fruits. Le concert des papilles allait commencer : le raisin, les figues, un délice pour le palais.

Ces évocations me laissent rêveur. Depuis quelques jours, je mâchouille les brins d'anis, le fenouil sauvage que je trouve dans les garrigues. Leur saveur me plonge dans mon enfance, quand nous attendions le bus communal, toute la marmaille du centre aéré. Le centre était dans une forêt méditerranéenne, une ancienne ferme, à quelques kilomètres d'Agde, sur le flanc éliminé du cratère du volcan. Nous avions une vue imprenable sur le littoral. Tout l'été, les enfants qui ne partaient pas en vacances, dont les parents travaillaient, se retrouvaient dans ce centre aéré municipal. Nos jeux et nos premiers amours avec des parfums de pin et de lentisque. Et le soir, à l'arrêt du bus, nous étions nombreux à machouiller l'anis que l'on glanait sur les fossés de l'arrêt de bus.

Augustine finit son évocation avec les micocoules. Sabine regarde dans un livre. La seule évocation du micocoulier, entre les salades sauvages, ne correspond pas à la description de la grand-mère. Ce qu'Augustine appelle « micocoule », les yeux pétillants de gourmandise enfantine, c'est la pomme d'amour que je cueille depuis la veille. Je suis seul dans la garrigue, les jours où les chasseurs acharnés ne traquent pas les lapins. Ces jours là, je cueille ces fameuses micocoules, ces pommes d'amour, ce délice des enfants d'autrefois. La ville proche compte vingt cinq mille habitants et un peu plus. Je cueille seul. J'ai cette profonde reconnaissance envers la nature qui se donne. J'ai aussi parfois l'impression d'être bien seul dans ce rôle de gardien de tradition. Surtout quand ces traditions sont synonymes de joies simples. Et dire qu'au bout de la garrigue, la ville commence par un supermarché au parking rempli...

...Je reprends mon courrier quelques heures plus tard.

Ce soir j'ai à nouveau cueilli. J'ai quitté Augustine ce matin en emportant une grappe de son muscat, le raisin doré dont elle a quelques ceps dans le jardin. En début de soirée, avant d'aller vivre le coucher de soleil sur la mer, j'ai cueilli ces micocoules à nouveau, pour faire un peu de confiture. J'en donnerai un pot à Augustine.

Ces pommes d'amour sont les fruits d'une aubépine méditerranéenne, l'azerolier. Les baies peuvent atteindre la taille d'une cerise. Leur goût est incomparable, indescriptible. Mes doigts étaient noirs et « pégueux » de cette poussière sombre et collante des fruits cueillis sur l'arbre. Les doigts se végétalisent, s'adoucissent pour cueillir. Il faut avoir cueilli pour connaître cela. Au fur et à mesure de la cueillette, la

limite entre l'humain et le végétal s'amenuise, la différence s'estompe. Il y a le même dépôt poussiéreux sur les feuilles, les fruits, et le bout des doigts. Il y a un peu de l'arbre dans la main qui cueille.

Je grignote quelques baies au passage.

Ma dernière cueillette, je la fais sur un vieil arbre chargé de baies. Son tronc honorable laisse penser qu'il a plus d'un siècle à cette place. Il se peut qu'Augustine ait cueilli ici, avec d'autres galopins des garrigues.

Tandis que je cueille et que je picore mes dernières azeroles, je me sens bien, si bien là dans la nature. La garrigue a l'austérité méditerranéenne des endroits ensoleillés où vivent les résistants à la sécheresse. J'entends un peu plus loin le flot des voitures, de ces gens qui n'ont pas le temps de venir cueillir. Si seulement ils savaient que la cueillette est une clé à cette prison temporelle, si seulement ils pouvaient appréhender que là, dans la lenteur du vivant, la paix et le bonheur se déploient, qu'au delà des souvenirs quelque chose s'installe, et qu'au bout d'un moment, la main qui se tend ramène vers soi des relents d'éternité...

Comme un coeur en hiver

Ce texte, écrit par une nuit froide, accompagne cette saison hivernale. En cette saison, nous favorisons notre intérieur et notre intériorité. Dans notre foyer rassurant, nous laissons remonter les événements de l'année pour les regarder en face et les apprivoiser. Pacifier ce qui doit l'être, transcender ce qui doit l'être pour enregistrer au fond de nous ces moments de bonheur – parfois fugaces. Au delà de nos histoires personnelles, la fin d'année, avec le passage de Noël et du nouvel an, font remonter nos histoires familiales et nos histoires collectives, et tout un hiver suffit à peine à intégrer nos transformations par rapport à cela. Tout n'est pas que douceur et contemplation. Certains de nos « parasites » nécessitent une sorte de combat pour s'en débarrasser, pour faire un pas supplémentaire vers la paix. Ce combat, nous ne le faisons jamais seul...

Ce texte est issu de ce passage hivernal.

« Je me sentais seul.

Profondément, désespérément seul.

Comment étais-je arrivé ici? Les parois de pierre froide me rabattaient sur cette terre noire. Pas de lumière, pas de chaleur. Par quelque interstice de ces murs de roche, une main me tendait à boire et un maigre repas.

J'avais froid.

Ces parois semblaient se rapprocher de jour en jour, je le sentais. Chaque jour qui passait me rapprochait de la terre, tel un esclave courbé que l'on blesse et qu'on rabaisse jusqu'à ce qu'à bout de force, il soit jeté, oublié dans une fosse sombre.

Les ténèbres sont terribles quand on se souvient de la lumière.

Quand je touchais les parois, on aurait dit que des signes y étaient gravés. C'était mon unique réconfort. Quelqu'un ou quelque chose avait vécu ici. Un compagnon invisible qui m'encourageait à ne pas m'abandonner. Ce serait si facile. Arrêter de lutter, arrêter de sentir la vie en moi, et libérer en un dernier souffle... me fondre dans le noir et disparaître à jamais.

Alors que les parois de pierre me poussaient encore contre le sol, je sentis en moi l'appel de la vie. Une force lumineuse me traversa.

Oui, je pouvais lutter! Oui, je pouvais renaître! Si la vie est un cri, alors je hurlerai!

Poussé par cet élan désespéré et pourtant qui me dépassait, je pris appui sur le sol. La terre ferme sembla vouloir me porter, me pousser. Cherchant les forces au creux de moi-même, je forçai, je poussai à en perdre le souffle. Tel un titan, je rassemblai mes forces pour repousser ces limites obscures et froides. Les parois bougèrent, descellèrent lentement leur étreinte mortelle.

Un interstice s'ouvrit au dessus de moi, laissant échapper quelques fragments de terre, de poussière de la surface. Et là, dans un ultime effort, j'ai écarté la roche, juste pour que je puisse me faufiler. Épuisé, j'ai doucement émergé de mon néant. Je me suis ouvert aux rayons du soleil, je m'y suis abandonné. A bout de forces, une joie larmoyante parcourait mon corps. Quelle grâce de retrouver cet astre royal, ce soleil de Dieu! Je me suis redressé pour le sentir sur tout mon corps, dans toutes mes cellules. Sa chaleur. Sa lumière. Et cette vie qui me traversait.

C'est à cet instant précis que j'ai senti que je voulais transmettre cela à ma descendance.

Honore chaque jour, car le soleil se lève et la vie t'est offerte. Ce n'est pas un dû, c'est un cadeau.

Si la vie est un cadeau, je veux bien le recevoir... »

En cet hiver rigoureux, dans ma cuisine, ma main se promène nonchalamment dans ce sac de haricots secs, mes semences. Il me plaît à penser que ces quelques graines à la robe blanche et pourpre viennent de ce plant qui a tardé à sortir, le printemps dernier, écrasé par deux petits galets. D'abord plus petit et fragile que ses congénères sortis avant lui, ce haricot avait montré un enthousiasme si fort que j'en ai récupéré la semence. Je la sèmerai le printemps prochain...

Extrait d'un dialogue avec un Ange en hiver

- L'Ange de nos ténèbres n'est pas un démon. Il se nourrit de ces fragments brûlés que nos colères libèrent. Dans l'ombre, même les ailes blanches paraissent sombres...
- Et la nuit, oh! La Nuit! Quand le vent tout empli de l'espace des mondes travaille et sculpte nos visages; car à qui ne reste-t-elle pas, désirée si passionnément, la nuit, doucement décevante et prodigue en douleurs, qui se dresse, difficile, devant le cœur de chacun.
- Tapi en nous, il guette. Cette grotte, que nous érigeons en cris sourds, scellée de nos angoisses, de nos doutes et nos peurs, est-elle gouffre ou prison? Noircies et inutiles, l'Ange de la résurrection plie ses ailes et attend.
- Mais auras-tu toi-même été à sa hauteur? N'étais-tu pas toujours distrait encore par l'attente, comme si tout t'annonçait une bien-aimée, présageait la venue d'une amante?
Où donc veux-tu trouver en toi une place, pour la recevoir, alors qu'étranges de grandes pensées vont et viennent chez toi, et demeurent, souvent, avec la nuit?
- Je ne sais plus. Parfois en moi le vide est si grand. Je m'y abandonne aux heures creuses. Des pages noircies passées au feu de mes colères tombent au fond du gouffre, comme les flocons funestes d'une nuit sans lune. Je lutte parfois pour ne pas sombrer en moi-même, m'échouer dans cette oubliette froide et humide où ces heures creuses m'entraînent. C'est à tâtons que je l'ai touché, l'Ange de la nuit.
- Les Anges (dit-on) souvent ne savent pas s'ils passent parmi des vivants ou des morts...
- Moi, je veux vivre.
- Ecoute, mon cœur, comme autrefois seuls écoutaient les saints: tellement que cet appel sans mesure les soulevait du sol; eux cependant restaient agenouillés, ces faiseurs d'impossible, et n'y prêtaient nulle attention: car c'est ainsi qu'ils écoutaient, écoutant. Oh! Ce n'est pas que tu puisses toi-même supporter la voix de Dieu, loin de là! Mais écoute la plainte des espaces, le message incessant, cet avertissement sans fin qui se moule et se forme du silence...
- Mon corps s'en rappelle. Dans le silence, j'ai déjà senti l'Ange déployer ses ailes et m'habiter. Je me sentais déployé comme un arbre sous la lune. Les fleurs, les herbes et les arbres avaient une présence différente. Ils semblaient eux aussi habités d'une autre présence qui bien souvent m'échappe. Peut-être est-ce ainsi pour moi, mais cela se fait dans la douleur, comme si je devais mourir et renaître à chaque fois. J'ai mal dans tout mon être, mon corps crie jusqu'à cette libération, où je m'ouvre pleinement à la vie, que la nature m'apparaisse si particulière. Bizarrement, j'ai l'impression que les parfums de fleurs tracent alors dans l'air des volutes colorées.

- Oui, certes, les printemps avaient besoin de toi. Et des étoiles étaient là qui attendaient ton regard... (silence)... dans l'espace effrayé d'où le jeune héros – presque un dieu – soudain et pour toujours se détachait, le vide entra en vibration et connut l'harmonie qui maintenant nous ravit, nous console et nous aide.

Dialogue (improbable) co-écrit par Rainer Maria Rilke et Stéphane Boistard

« La vraie figure de la vie s'étend sur les deux domaines, le sang de la circulation suprême passe dans les deux: il n'y a ni En-deçà, ni Au-delà, rien que la grande Unité où ces êtres qui nous surpassent, les anges », sont chez eux »... R.M. Rilke

Ailes

Mon âme déployait ses grandes ailes blanches
Tournoyant lentement, j'essayais maladroitement de m'élever
au dessus de la place bordée de façades animées.
C'était un jour comme un autre,
un jour où chacun vaque à ses habitudes.
Au coeur de cette place, nul ne me remarqua, alors que
maladroitement j'essayais de m'élever.
La grande place carrée me sembla si réduite
avec ces larges ailes.
Il me fallait m'élever. La lumière m'appelait.
D'un coup de rein puissant, je donnais une nouvelle ampleur à mon vol.
Grandes ailes blanches, vous me faites ressembler à un ange.
Cet élan amplifié me permit de franchir les façades à plusieurs étages et leurs toits sombres.
Je volais désormais, libre et lumineux, dans un ciel où les voiles de brumes laissaient perler quelques
gouttes de rosée sur
mon corps délivré.
Je m'élevais encore d'un vol ample et aisé, pour dépasser la brume et m'ouvrir aux cieux, où lumineuse et
apaisée, mon âme retournait enfin.

Je suis la Vie, Je suis la Vérité

Hier, je tapais sur mon clavier d'ordinateur le dernier texte de ce petit livre. Je me couchais ensuite serein et content de pouvoir prochainement partager ces écrits. Cette nuit, je fis des rêves agités, des rêves assez durs. Mes cheveux tombaient tout seul. Je rêvais que j'avais une maladie grave et soudaine. Je rêvais que la maladie me terrassait. C'était un cancer généralisé. Je voulais avoir peur. Je sentais que la peur voulait rentrer en moi mais que je ne lui prêtais pas attention. En fait, ce qui me submergea, c'est un flux qui envahit tout mon corps. Un flux d'une force telle qu'il me réveilla.

Mon corps semblait flotter dans le lit. Je sentais chaque cellule de ce corps inondée d'un flux particulier. Je m'étais donc réveillé en gardant les yeux fermés. Je laissais ce ressenti être. J'étais dans un état second, un état de bien-être incomparable.

Je voulais ancrer cette sensation en moi, la rendre durable. Tout en me délectant de ce ressenti corporel exceptionnel, je me demandais ce qui se passait. Dans mon cerveau embrumé de ce doux réveil nocturne, j'entendis cette voix en moi « Je suis la Vie ». Et le flux lumineux baigna mon corps avec plus d'intensité. J'avais l'impression que l'or lumineux remplaçait mon sang et coulait dans mes veines, dans tous mes organes et toutes les cellules de mon corps.

Tout mon corps fourmillait de lumière d'or.

Cela dura un long moment. Épuisé, je me rendormais parfois tout en voulant veiller. J'avais ainsi des phases de réveil et l'or était toujours là, dans tout mon corps, léger et lumineux. J'alternais donc sommeil et réveil avec cette sensation particulière.

Dehors, le vent soufflait en fortes rafales contre notre mobil-home, je ne m'en préoccupais pas.

Il y eut même un moment où un de nos chats joua avec une souris dans ma chambre. Il avait dû attraper une de ces souris qui envahissaient notre habitat cet hiver. Nos chats veillaient à réguler la prolifération des rongeurs. Gardant les yeux fermés, je l'entendis donc jouer avec le petit animal puis ensuite manger cette souris à côté de mon lit. Je ne m'en préoccupais pas. Je n'attachais d'importance à rien d'autre que cette sensation corporelle intensément agréable. Rien d'autre n'était important.

Je Suis la Vie.

Cela dura jusqu'au petit matin. La sensation s'estompa un peu.

Je ne sais pas pourquoi, je pensais alors à la Bible et ces paroles de Jésus : « Je suis la Vie. Je suis la Vérité. »

Je ressentais cela dans mon corps, avec mon corps. Je ressentais cette vérité qui en baignant mon corps devenait une évidence. J'étais baigné de lumière. J'étais béni. Mes pensées fonctionnaient au ralenti, tant je me délectais et je m'abandonnais à cette grâce corporelle. Une évidence germa. Là est la vérité.

Je sentais mes engagements envers ma femme, mes enfants, mon travail... comme superflus et lointains.

Je sentais qu'il suffisait d'être dans le flux de la vie pour être pleinement soi-même.

La Vérité, la réalité, n'ont de poids qu'à travers ce que nous créons dans nos têtes. Or à cet instant précis, j'étais la vie.

Mon corps le vivait pleinement.

Je n'avais encore jamais ressenti une telle évidence, une telle force lumineuse et durable dans tout mon être. Mon corps et ma tête étaient lumière vibrante.

Une seule certitude comblait mes pensées : « là est la Vérité. »

Je ressentais mon corps fourmillant de ce flux rempli de vie, je pouvais sentir le corps de Sabine allongé à mes côtés, j'entendais le vent à l'extérieur. J'étais présent à tout cela, à des degrés différents. Je n'étais pas isolé de ce qui m'entourait. Mais comme une évidence, ma sensation corporelle était dominante. Puis

même si je les percevais comme des éléments extérieurs, le lit, le corps de ma femme ou le vent, je les savais intuitivement traversés par ce flux de vie. Je le savais sans pour autant le sentir fortement.

Je le savais. C'était une vérité qui s'imposait à moi sans que je le choisisse.

Malgré la violence du vent, je savais qu'il y avait la bienveillance de la vie qui le traversait. C'est difficile à décrire, mais cela s'imposait à moi comme une évidence.

Il y avait cette réalité habituelle des êtres et des choses qui m'entouraient. Cependant, j'en avais une perception autre.

Depuis mon corps baigné de ce flux lumineux, je n'avais pas l'impression d'être séparé de tout ce qui m'entourait. J'avais la pure certitude que tout était lié malgré la séparation apparente.

Je ne touchais pas concrètement mes chiennes allongées dans leur panier, dans la pièce voisine. Par contre, je savais qu'à ce moment précis elles étaient elles aussi traversées par ce flux lumineux.

Mes enfants dans leurs chambres aussi.

Je fus presque surpris lorsqu'à leur réveil, aucun n'exprima avoir eu cette sensation corporelle.

Avec la maisonnée qui se réveillait, l'agitation qui commença. Bien qu'éveillé, je n'avais pas encore ouvert les yeux. Je craignais que cette réalité qui s'était légèrement estompée ne s'échappe. Aussi, je pris mon temps pour ouvrir les yeux. J'étais attentif à mon corps et le bien-être qui le parcourait. Lentement, j'ouvris les yeux. Puis avec autant de douceur et de lenteur, je me levais. Je me sentais autre, absent à ce qui était autour de moi, ou pour être plus précis, j'étais moins présent à l'agitation matinale et à tout ce qui m'entourait. Je choisis de rejoindre Sabine et les enfants pour un petit déjeuner familial. Le dernier qui marquait la fin des vacances scolaires. Je me sentais dans un état second. Je sentais aussi que la sensation corporelle s'estompait doucement pour laisser place à « l'habituel ».

Il en allait de même pour la vérité qui s'imposait à mon esprit et qui glissait lentement vers une réalité « ordinaire ».

Je percevais de façon plus présente ma famille et la cuisine, tout en me sentant détaché de tout cela. J'étais dans un état de sérénité profonde. De paix imperturbable. Un calme extraordinaire.

Bien que je souhaitais que cet état dure, que je ne le perde pas, cela ne m'angoissa pas que l'effet fut éphémère. Je n'eus pas une once d'inquiétude à ce sujet. Je ne pouvais pas me projeter dans un futur proche ou dans une angoisse. Je vivais simplement la beauté de l'instant, tout en ressentant que la puissance de ce ressenti diminuait.

Dans la descente à la réalité ordinaire, une question traversa ma tête: comment retrouver cette sensation, cet état? Plus exactement, ce ne fut pas une question, mais une image s'imposa à mon esprit alors que je regardais la table s'installer: je voyais ces endroits, ces ambiances au jardin ou en forêt. Je sentais ces arbres et ces plantes traversés par ce flux de vie. Uniquement ouverts à cela. Présents et ouverts à cela. M'asseoir sans rien faire dans le jardin où la forêt. Être simplement là au milieu de la Vie qui est. Respirer...

Dans la nature, la Vie est. Pas de filtre. Les êtres qui peuplent la nature sont baignés de ce flux de vie, à chaque instant. Ils perçoivent ce flux qui traverse toute chose, ils nous perçoivent ainsi. Cela est. Il nous suffit juste de nous ouvrir à cela. Il y a la « petite vie », nos perceptions « ordinaires », à partir de ce que nous connaissons, ce que nous avons appris. Derrière ces illusions, derrière le voile, il y a la grande Vie, il y a notre grand Moi. Il n'a pas de fondement, pas de réalité particulière. Il est cette part de nous qui vit dans cette réalité non « habituelle », non « ordinaire ». Car cette part de nous même vit en harmonie avec ce qui est. Cette part de nous même vit au delà des mots et des concepts.

Au moment précis où je percevais la voie de retour à cet état bienheureux, avec l'assise simple dans la nature, je perçus le sens profond de « honorer la vie ». Je perçus clairement, en un éclair, un sens de la bénédiction. Bénédiction des cueillettes, bénédiction du jardin, bénédiction des arbres... Honorer la vie qui s'expose, honorer la vie qui se manifeste, honorer ce qui est donné.

Instantanément mes cueillettes prirent une nouvelle dimension, une nouvelle qualité.

La Vie est un flux lumineux et une force bienveillante qui traverse tout ce qui vit, tout ce qui nous entoure

et tout notre être.

Que nous le voulions ou non, cela est.

Visible et invisible, tout est traversé, baigné par ce flux.

La mort n'est pas la fin de la vie.

Quand mon chat à croqué la souris à côté du lit, la vie a arrêté de parcourir ce corps avec la « présence souris ». Mais la vie a continué son cours, les cellules de ce corps ont changé de présence. Et tout autour de ce corps allongé, de ce cadavre, la vie continuait de baigner l'air. Il y avait d'ailleurs comme un parfum d'encens. Au moment où je percevais l'absence de la souris, au moment où sa présence n'était plus perceptible, qu'elle s'évaporait comme en un souffle, il y eu concrètement un changement dans la pièce. Mais cela ne diminua pas l'intensité du flux de vie. Il changea juste de qualité, de forme.

En revivant la scène pour vous la décrire, je me demande si les parfums ne seraient pas les cadeaux des Anges pour nous éveiller à ce flux de vie. À la fois invisibles et si présents, ils traversent toute chose avec plus ou moins de force, plus ou moins perceptibles ou agréables. Peut-être que les parfums sont des clés qui nous ouvrent à la Vie et à la Vérité. Juste rentrer pleinement dans le parfum quand ils se présente et respirer... se laisser respirer.

Montbel,

2 janvier 2012